

*Pierre Petitjoseph*

*L'autun de la névrose*

*Triptyque intime*



*L'éphémère*

*Pierre Petitjoseph*

*Des attaches insignifiantes*

*Récit intime*

*Opus II*



*L'éphémère*

Quelques mots en plus. Ce n'est pas fini. Pas tout à fait, pas encore. C'est en écoutant avec délectation une des trois dernières sonates pour piano de Schubert que je me suis décidé. Je ne pouvais en rester là de mes états d'inconscience et de mes rêves. Il me faut continuer à les transcrire sur le papier. C'est devenu une nécessité indispensable au cours de mon existence. Je ne peux plus vivre sans voir des mots apparaître sur des feuilles virginales. Je suis devenu dépendant d'une autre drogue, la prose. Pourvu que celle-ci m'emmène dans des contrées lointaines où se mélangent l'imaginaire et la sensibilité. Partir ailleurs, essayer un autre monde. Ecrire des mots comme des notes de musique en parfaite symbiose. Faire qu'ils coulent comme une résurgence inépuisable de fluidités intérieures. Qu'ils sortent de moi sans retenue. Que la vie s'exprime à travers eux.

Je suis dans un arbre. J'ai toujours aimé grimper dans les arbres. A monter sans cesse et sans vertige, toujours plus haut sur les écorces luisantes des sapins. A dix mètres du sol, j'étais le roi des simiens. Ma dextérité faisait légende dans les cours de récréation. C'est bien la seule maestria qui m'était accordée par mes congénères. Toujours est-il que cette nuit-là, je suis perché à mi-hauteur d'un grand chêne centenaire avec d'autres primates en culotte courte. Elle survient, elle s'approche de nous avec sa lame d'acier étincelante. La grande Faucheuse vêtue de ses haillons noirs et recouverte de sa grande capuche me fait face. La mort sans visage me dévisage. Un coup de faux soudain part dans ma direction. J'esquive en bondissant en arrière. Tu m'as raté maladroitement. Ce n'est pas comme cela que je vais passer l'arme à gauche. C'est bien ça, tu m'as manqué au temps où enfant je m'enhardissais dans les cimes afin de laisser au sol ma tristesse et mon désespoir. A l'âge de six ans, tu es venue me chercher et puis tu es repartie vers d'autres ramassages en me laissant la vie sauve. Je ne saurai jamais pourquoi tu m'as épargné.

Lolita. J'ai demandé à être reçu en haut lieu par mon surmoi après avoir rêvé de ton corps dénudé de jeune fille pubère. Mon nom n'est pas Humbert ni mon prénom. Je ne suis pas sorti tout droit de l'imagination d'un écrivain d'origine russe. Et pourtant que de douceurs dans cette chimère. Sentir la fraîcheur de ta peau frêle contre moi. Le sentiment est-il possible en de telles circonstances ? Ou bien cela fait-il état d'une intention beaucoup plus pulsionnelle que le code pénal se chargerait de qualifier de déviance ? Je ne vois là aucune perversion. Je ne te veux aucun mal mon ange blond. Je ne fais d'ailleurs que regarder tes courbes juvéniles et tes seins arrogants sans l'audace de les caresser. Après maintes délibérations, mon surmoi m'a déclaré inapte au dévergondage.

L'immeuble s'élance vers le ciel comme la Tour de Babel en des temps plus reculés. Il règne la même confusion après que Dieu ait introduit plusieurs langues. Des milliers de nains grouillent dans les pièces minuscules des appartements. Peinture naïve aux couleurs criardes. Les larves humanoïdes rongent les parois des façades extérieures. Des pans entiers s'écroulent, l'édifice s'effondrant au bout de quelques secondes. Il ne reste plus après l'affaissement que les nuages dans le ciel et le silence sur la terre.

Bonjour, je suis passé aux commandes de l'appareil. Je vous souhaite une agréable journée. La température extérieure est un peu moins élevée que ma température corporelle. Autour de 36 degrés Celsius. Je suis désolé pour les Anglo-saxons, je n'ai pas l'équivalence en Fahrenheit. Je vous prie de bien vouloir attacher vos ceintures, nous allons décoller dans une poignée de secondes. Les fumeurs sont priés d'écraser leur cigarette sur l'accoudoir du

voisin. Les ivrognes sont tenus d'aller vomir une dernière fois dans les toilettes qui se trouvent à l'arrière de l'appareil. Pas tous en même temps si possible. Pour ceux qui auraient des montées d'adrénaline incontrôlables, nous avons un stock périmé de pastilles à l'eucalyptus. Les sains de corps et d'esprit sont appelés à se taire pendant toute la durée du voyage. Il se peut que nous ayons des zones de turbulences à dépasser, nous vous remercions par avance de ne pas molester ces pauvres hôteses. Prêts pour le grand périple ? Pleins gaz, j'ai quelques coups de boule à mettre à Istanbul. N'oubliez pas de regarder par les hublots le monde en dessous. Je vais vous décrire ce que vous allez voir. Ce n'est pas triste les faits divers. En bas, se battent en ordre dispersé des tribus entières de tarés congénitaux. On les appelle communément des hommes et des femmes.

Cela est si douloureux de ne pas pouvoir atteindre ceux et celles que nous aimons. Quand serons-nous deux à nous aimer en même temps ? Peut-être jamais. Difficile et pourtant si nécessaire à admettre. En attendant, il ne me servirait de vieillir que pour me sentir mieux et espérer que jaillira l'étincelle prodigieuse. Il n'y a d'amour que la lumière qui irradie les corps ternis et ravive les esprits affectés.

Jeune fille, je vous prierai de bien vouloir mettre votre main devant votre bouche lorsque vous baillez. C'est d'une indécence un tel arrondi. Je n'imaginai pas des lèvres aussi débordantes et aussi naturellement écarlates quant au repos, elles semblaient de leurs bouts marmonner une récitation pieuse apprise par cœur. Je vous prierai la prochaine fois de ne pas me regarder avec cette insistance lascive sinon la bouche cousue. Sans quoi je me verrais dans l'obligation de me lever et d'enfourner mon étouffe-chrétienne dans votre ouverture. De quoi combler votre impudeur de manière définitive. Une petite camomille, deux Pater, trois Ave et au lit. Que je ne vous reprenne pas à exhiber votre gorge audacieuse dans les trains de banlieue.

Vous savez quoi ? Le désordre du monde viendrait du cerveau reptilien ! C'est une éminence grise qui l'a proclamé ! Un professeur de communication cortical droit ! Quelqu'un qui sait enfin la vérité ! Vite, à la trépanation ! A la lobotomie ! En même temps, si vous pouviez enlever un peu d'hypophyse, au cas où cette dernière sécréterait sans le savoir les stimulines de la vanité humaine. Et puis quelques ablations de verges batailleuses devraient contribuer massivement à la réduction de l'agressivité ambiante. Comment la nature si perfectible d'ordinaire a-t-elle pu laisser se développer une telle erreur ? Mais, rassurez-vous, cela va s'arranger ! Il y a des programmeurs neurolinguistiques et des analystes transactionnels sur l'affaire qui lisent Lacan en version originale et battent leurs femmes en rentrant le soir. Il y a des sociologues xénophobes qui inventent des mots tant leurs pensées sont précises et des idéologues distingués qui érigent des dogmes comme ils dresseraient leurs obélisques sur la place de la Discorde. Depuis Platon, c'est la débandade. La querelle des bateleurs devrait nous mener tout droit à la pulvérisation. Tant mieux. Le monde à l'envers n'est plus supportable. Allez savoir si mon nihilisme ne provient pas du fait que je suis très testicule gauche.

Six heures vingt-cinq. Je me réveille avec inquiétude. Les bruits annoncés vont-ils se déclencher à six heures trente ? Cela fait plusieurs jours que des coups résonnent à l'heure dite au rez-de-chaussée de notre maison de campagne. Sans aucune explication rationnelle. Plus qu'une poignée de secondes. Je retiens mon souffle, mon rythme cardiaque s'active.

Un coup assourdissant dans ce qui s'avère être du bois, puis deux et enfin trois, je m'enfonce inexorablement sous les couvertures, pétrifié par la peur. Les heurts tonitruants se succèdent, entrecoupés semble-t-il par d'infimes bruits de verre. J'assiste médusé à un concerto d'esprits frappeurs. Maman alertée par la clameur descend l'escalier d'un pas lourd et assuré comme pour les prévenir que leur petite improvisation aurorale a assez duré. Merci, c'est terminé pour ce matin. Mon visage va pouvoir reprendre une couleur rosacée et mes mains suintantes s'assécher. Maman qui est un peu médium sur les bords me dit qu'ils sont là pour elle, me voilà rassuré. Ils jouèrent tout un été et finirent par s'en aller pour se produire ailleurs. Sans regrets. Je vous souhaite la plus joyeuse des errances. Une chose est certaine, rien ne vaut une bonne confrontation avec l'inexplicable pour devenir dubitatif.

Pars, mon élu, pars et surtout ne te retourne pas. Va mon élu, va. De palaces en bidonvilles, de refuges en asiles, parcours le monde et ne t'arrête jamais. Tu verras l'extraordinaire souffrance des hommes et la beauté de la nature. Tu verras que tout n'est que paradoxes et contradictions. Tu verras que la dualité n'est qu'une illusion. En haut de la dune, tu comprendras ta grandiose insignifiance. Alors tu redescendras parmi les hommes et tu panseras leurs blessures avec compassion. Et surtout tu n'oublieras pas de leur dire. L'insignifiant qui a conscience de son état ne souffre plus.

C'est vrai qu'elle a un visage parfait ma demoiselle aux gros tétons. Elle vend dans son magasin des petits petons. Ironie de la rime, elle ne pouvait décemment pas faire autre chose dans sa vie. Elle est tellement belle ma vendeuse. Un lundi soir que je passais devant la boutique, je la vis derrière la porte d'entrée faire des signes désespérés aux chalands. La fermeture était tout bonnement coincée. Quelle occasion magnifique de manifester ma serviabilité. J'allais pouvoir devenir son héros, le temps pour moi de lui décoincer la serrure. Je m'improvisais prince charmant allant délivrer Cendrillon de sa prison pleine de chaussures beaucoup trop petites pour elle. Elle me passa la clé par le haut de la porte et j'attaquais fièrement le cadenas tout en lui contant fleurette, mon diplôme de serrurier en poche. Putain, c'est qu'il me résiste le con ! Non, non, ce n'est rien, je vais en venir à bout, vous savez, ce n'est pas le premier. Tu vas lâcher oui, bordel de merde ! Un moment de solitude m'envahit. De désespoir, je tournais machinalement la clé avec une certaine mollesse quand soudain la porte s'ouvrit miraculeusement. Je vous avais prévenu. Quel talent ! Bon, un quart d'heure, je vous l'accorde, c'est un peu long mais c'est juste le temps nécessaire pour que le désir arrive à son point culminant ! Vous voyez votre arrière-boutique là-bas, nous allons fêter ça joyeusement ! Non ? Vous avez du chiffre d'affaires à récupérer ? Ah pardon ! Une idée fugace m'a traversé insidieusement l'esprit. Je repars ? Bon, très bien. J'ai le succès modeste. Comme cela me va bien. Je n'ai pas trop le choix à vrai dire. La prochaine fois, je vous demanderai une petite réduction sur l'achat d'une paire. Petite compensation pas négligeable. Ne serais-je pas parfois un peu pitoyable ?

C'était l'étang de mon été. Je fêtais le fait est mon dix-huitième été au bord du plan d'eau. Ceci étant, je lisais Heidegger dans le texte à l'ombre d'un saule rieur, de l'être et du temps mais aussi des étants. Tant est si bien qu'à la fin, je ne savais plus qui j'étais. J'ai failli me noyer dans mon étang. J'ai tout fait pour ne pas étouffer. Cela en était trop de l'ontologie. Etre en soi ou ne pas être, j'avais tranché. Cela devrait pouvoir signifier la même chose, probablement un certain mal-être. Etre là est un fait, être las en est un autre. Je refermais le

livre, bien décidé à ne pas adjoindre le Néant à l'Être. Les Mains sales et la Nausée ont suffi à ma suffocation. Pourtant, l'existentialisme partait bien avec le Concept d'Angoisse et le Traité du Désespoir, deux ouvrages d'un certain Kierkegaard.

Un cocktail après une communion je crois. Oui, c'est la raison de ma présence dans cet appartement parisien de la rue du Temple. Il y avait là moult gens dont j'ignorais alors l'existence. Je pressentais que j'allais m'ennuyer ferme. L'après-midi de printemps était belle et chaleureuse. Une tulipe de champagne à la main, je me dirigeais vers la fenêtre. J'allais goûter à l'une de mes distractions favorites. Regarder chez les autres. Situé à l'angle de la rue de la Verrerie, mon mirador n'offrait guère de possibilités. Seul l'hôtel en face présentait quelque intérêt. Notamment le premier étage où fenêtres ouvertes, je vis apparaître deux silhouettes féminines légèrement vêtues. Je sentis monter en moi une intense curiosité. Que dis-je, elles étaient carrément nues mes deux Grâces. A la faveur de mon troisième palier, je ne voyais que leurs corps sans têtes se balader de la chambre à la salle de bains. Elles ne remarquèrent donc pas mon assiduité à les reluquer. Le spectacle était parfait et ma loge idéalement dissimulée. Le va-et-vient dura bien une bonne heure pendant laquelle je renvoyais sans ménagement tout individu souhaitant profiter de la vue à ma place ou se sentant obligé de m'adresser la parole pour meubler l'ennui. Que fais-tu chéri ? Rien mon amour. Je prends l'air. Il fait une chaleur irrespirable dans ce magnifique duplex. Je ne pouvais décemment pas lui dire autre chose dos tourné. Sinon elle aurait très certainement remarqué mon gourdin tendu à l'extrême. Il ne fallait surtout pas interrompre la représentation. Je repris donc mon guet et les bulles de mon rosé effervescent. Ma blonde et ma brune n'attendaient que mon attention. Quand l'une d'elles m'aperçut enfin, je n'ai pas eu d'autre contenance que de lever ma flûte en guise d'hommage et de remerciement. J'ai cru un instant la scène terminée. Ce fut tout le contraire qui se produisit. Les coquines s'amusèrent semble-t-il de me voir ainsi perché à les lorgner. Elles me proposèrent de les conseiller pour s'habiller. Ce que je fis avec empressement. Tel le sénateur dans l'arène romaine, je jouais du pouce pour conforter ou inverser leurs choix vestimentaires. Mes friponnes migratrices avaient emmené dans leurs malles de quoi se changer. Des dessous chics jusqu'aux innombrables paires de chaussures. A la fin de la séance d'essayage, elles me prirent en photo au 70 millimètres. Je les aurais bien prises moi aussi avec mes 18 millimètres. Mais j'étais là pour le lunch d'une communion, à moins d'une confirmation. Tu as passé une bonne après-midi chéri ? Excellente mon amour. Quand je pense que je figure dans un album de voyages quelque part en Scandinavie ! Elles me firent des signes de la main arrivées sur le trottoir devant l'hôtel. Elles sortaient pour faire la fête assurément. Je les aurais bien accompagnées dans leur libertinage jusqu'au bout de l'ivresse nuit.

Jusqu'à ma mort je tramballerai ma tristesse. Avec un l ou deux l, peu importe. Peut-être devrais-je essayer sans zèle de me rendre à cette évidence. Sois triste seul dans ton recoin sans elle, assis sur le coussin de ton fauteuil. Laisse-les couler toutes tes réserves de larmes. Pleure sans t'arrêter tout le long de ta vie, c'est ton sort. Je ne sais pas par quel sortilège cette contingence s'est abattue sur moi. C'est comme ça. Je vais patienter bien sagement. Me voici résolument fataliste et déterminé à les verser autant qu'il me sera possible de les faire sortir de mon corps. Qui pourrait comprendre ? Qui pourrait me les prendre sans jamais me les rendre ? Personne. En même temps, elles me sont si chères, si douces parfois et si amères souvent. Vous êtes tellement moi. De l'eau circule en

permanence dans mes vaisseaux minéraux. Je me fais au fur et à mesure à cette idée que la mort sera pour moi une délivrance.

A Carteret sur la plage, il y a de place pour les estivants. Pour les amoureux aussi. Que faites-vous belle amie à me prendre ainsi par la main ? Ou m'emmenez-vous ? Là-bas, derrière les rochers, avant que la mer monte, nous irons le cœur rempli de joie et d'insouciance. Que ferons-nous ? Une leçon d'anatomie comparée ! Très bien, dépêchons-nous, la marée haute est dans une heure. Je ne voudrais pas mourir de désinvolture. Allons badinant ma belle comme des amants bien aimantés, plus ondulants que le vent tiède, plus légers que les nuages. Je ne sais pas ce qu'il vous prend mon amie mais j'adore votre ingénuité et le goût salé de votre langue mouillée se mélangeant à la mienne. L'eau remonte, les crabes s'affolent. Vos gueules les mouettes, c'est le moment tant attendu de l'abordage ! Regardez au loin chère amie si vous ne voyez rien venir ! Pendant ce temps-là, je vais aller visiter votre grotte. Je n'en ai pas pour très longtemps. Et je sens que votre âme dans la brise suave s'est envolée comme s'envolent les volutes de l'encens vers l'infini. C'est tellement beau une femme qui jouit.

Désert. Je tanguais assis sur le dos de mon chameau. Le chèche est de rigueur à onze heures ce matin. Le soleil est bientôt au plus haut. Début septembre, la chaleur est encore accablante. Voilà que mon mammifère ruminant blatère, son cri résonnant dans l'immensité. La vie est là, qui fait du bruit. D'autres camélidés marchent autour de moi. Est-ce une oasis au loin ou un mirage ? On dirait qu'un train circule sur l'horizon. J'ai envie d'un thé à la menthe avec des pignons et des cornes de gazelle. Priez braves gens, le muezzin du haut de son minaret vous appelle. Je n'ai pas besoin de prières, je n'ai pas besoin de croyances. Je n'ai de foi que dans mon insignifiance. Je suis si heureux bercé par le tangage, enivré de moiteur exquise. Je n'ai jamais connu d'intensité aussi sublime.

Henri Ducrotay de Blainville est surtout connu de mes services par le fait d'avoir donné son nom à une rue du cinquième arrondissement de Paris. Petite voie sans intérêt particulier jusqu'au jour où cherchant à placer des contrats d'assurances-vie à des crétins crédules, je vins à pénétrer au numéro 6 de la rue. Selon l'usage dans le métier, je commençais par les appartements du dernier étage. Je tapais sur les portes d'un poing rageur pour me faire entendre des futurs jobards. La pêche ne fut pas miraculeuse ce soir-là. Une petite dernière avant de repartir bredouille. Du bruit dans le studio, la porte s'ouvrit. Bonsoir... gloups... mademoiselle. Son intérieur sentait le patchouli. Normalement, je devrais vous parler de la compagnie que je représente et dont je n'ai que faire. Rien à foutre des assureurs véreux. Et si à la place, nous parlions de votre col roulé gris moulant votre poitrine luxuriante, du bout de tissu écossais qui vous sert de mini-jupe et des bottes que vous portez. Je pourrais aussi vous parler de vos cheveux châtain frisés et de vos yeux noirs de jais. Jamais le premier soir. Désolé, j'ai rendez-vous avec mon coach pour le bilan piteux de ma journée. Des seins pareils, combien le bonnet ? Au moins du 100 sans exagération. Je fais le serment que votre petit pied-à-terre deviendra sans nul doute le théâtre de ferveurs sensuelles insoupçonnées. Une semaine après, je revenais frapper à sa porte. Bonsoir mademoiselle. J'ai oublié de vous faire une confidence. Ce début d'année sera érotique ou ne sera pas.

Nuit ébène. Je déambule sur les graviers du chemin pour me repérer dans le noir absolu. Ma marche n'est pas si funèbre. Dans les talus, je distingue la phosphorescence des vers luisants comme des milliers de petits soleils dans l'obscurité du ciel. Au loin, au très loin, les lumières de la ville scintillent entre mer et firmament. Les phares des rares voitures balayent parfois les ténèbres et puis disparaissent. Je rentre chez moi retrouver l'hospitalité de mon lit, il est tard. Entre-temps, une étoile filante illumine de sa traîne la voûte céleste. Lumière, je te vénère comme un adorateur primitif.

Quand l'écriture nourrit instantanément le contenu symbolique des rêves, je me retrouve avec toi dans la nuit charnelle. Je savais la rencontre inéluctable. Tu me cherchais toi aussi. Nous caressions ensemble l'espoir de nous revoir. Nous avons un destin à partager que je n'ai pas su entreprendre. Tu seras mon regret. En attendant, nous traversons la Seine au pont de la Concorde vers la rive gauche. Tu me ramènes au berceau de notre amour. Dans le hall de ton entrée, une odeur si particulière embaume l'espace. Quelques marches nous séparent de ta chambre secrète. De nos étreintes éperdues, je garderai en mémoire l'expression si abandonné de ton regard et la douceur de ta peau provençale. Je reverrai sans cesse tes effeuillages sur des airs de jazz et nos délicieux tête-à-tête à la terrasse de notre restaurant italien.

Le lundi 23 septembre 1985, vers 19 heures, je longeais la rue Monge nonchalamment. J'avais rendez-vous avec une jeune fille qui habitait un premier étage sur rue. Sauf qu'à l'époque, je ne le savais pas encore. Alors me voici parcourant la cage d'escalier de haut en bas et de bas en haut en quête de l'appartement. C'était étrange cette porte entrouverte. J'entraînerçus une autre jeune fille dans un entrebâillement que je ne connaissais pas. Nos regards se sont croisés et j'ai passé mon chemin, pensant que ce n'était pas là. Puis je suis revenu et j'ai vu cette inconnue aux yeux verts en pleine conversation avec mon invitée. Elles étaient copines. Vingt ans après, nous sommes toujours ensemble. C'est ma femme et la maman de mes deux filles. Cela fait deux coups de cœur à des premiers étages d'immeubles du cinquième arrondissement.

Tu sais quoi ? Non. Si nous avons une fille, je l'appellerais volontiers Lucile. Un pressentiment soudain. Ah bon ? Oui, pourquoi pas. Nous sommes dans notre salle de bains, à la veille de notre mariage civil. Quinze de nos bons amis nous attendent le lendemain pour fêter l'événement. Le déjeuner aura lieu au restaurant du parc Montsouris. La table ovale est réservée pour 13 heures. Tant pis pour le match de football de l'après-midi. Non, je plaisante. Arrivent au dessert la pièce montée et une petite fille venue d'une table voisine. Un ange blond tombé du ciel comme un signe de la providence. Bonjour, je m'appelle Lucile, je viens embrasser les mariés. De ma vie entière, je n'avais jamais rencontré de petites filles, ni même de femmes portant ce prénom. Là, je dois bien l'avouer, la coïncidence était troublante. Très bien, si nous avons une fille, elle portera ton petit nom. Ce fut chose faite deux ans et demi après.

La montagne enneigée est belle et parfois angoissante. Un train se fraie un chemin dans l'immense forêt de pinacées. Les flocons tombent avec régularité et légèreté comme des pétales d'ouate. Je suis assis douillettement sur un siège du wagon-restaurant, à contempler par la fenêtre la farandole des cristaux de neige. Il fait bon à l'intérieur de la voiture, il fait chaud. Je me sens bien à l'abri, réconforté et rassuré.



Une nuit, j'ai fini par enraciner mon corps dans la terre. Ce que je prenais pour le plus doux des rêves était sans nul conteste l'estampille de ma désincarnation charnelle. De berges en rives, de trottoirs en accotements, je franchissais de grandes distances en sautant allègrement par-dessus les obstacles tel un cosmonaute sur la surface de la lune. Record du monde du triple saut battu. Je défiais alors la loi la plus élémentaire de la pesanteur. Je m'évaporais sans ailes dans les espaces urbains. Je circulais de fenêtres en balcons à la faveur de mes lévitations. Mes envols chimériques me procuraient un contentement sans pareil. Un jour, j'ai compris qu'il fallait faire redescendre mon corps sur le sol. Un jour, j'ai compris qu'il fallait arrêter de m'inventer des plaisirs terrestres seulement dans l'imaginaire. Qu'il n'y a pas de plus belle jouissance que celle qui s'essaye au contact d'une chair plantureuse. Depuis cette prise de conscience, j'ai cessé mes vols en direction de l'immatérialité.

Si tu crois que c'est simple. Si tu crois que c'est facile. C'est si difficile de se rendre compte. Si improbable de s'oublier quelques instants. Tu me dis ce que tu attends de moi. Et moi, je ne sais pas te répondre, tu comprends ? Est-ce que tu comprends ? Est-ce que tu crois qu'un jour, tu auras cette chance de comprendre ? Je ne suis pourtant pas de ceux qui restent immobiles. Je ne suis pas comme toi. Moi, je me rends compte que je ne peux rien te demander. Cela serait peine perdue d'avance. Et quand bien même je pourrais t'adjurer de faire quelque chose dans ma direction, comprends-tu que cette requête n'a aucune légitimité, aucun fondement ? Je n'ai rien à attendre de toi. Et vice versa. Le constat est affreux, il est à faire. Le soleil est rare et le bonheur spontané aussi.

Je rêve d'orgies antiques violentes, fêtes d'excès culinaires et de débordements sexuels, de pets malodorants et de rots infâmes. Je vois Justine et je retrace les cent vingt journées de Sodome. J'assiste impuissant à des tueries infernales et à des exécutions sommaires. Je songe à l'une des différences entre l'homme et l'animal, le sadisme. Ce goût si prononcé pour la cruauté issue des pulsions perverses. Jean-Jacques Rousseau était-il à ce point altéré pour affirmer son ineptie légendaire que l'homme naît naturellement bon ? Cet homme-là souffrait-il d'un déficit d'observation ? Le vingtième siècle lui aurait donné l'occasion de rectifier. L'homme naît naturellement mauvais est plus conforme à la réalité des faits. Et ce finalement, sans restriction depuis l'aube du temps humain. L'homme porte en lui ses génocides et ses massacres.

Trois fois rien. Mes dents tombent les unes après les autres. Trois femmes assises sur un banc me regardent courir. Ma grand-mère paternelle, ma maman et ma femme. Les mères amères de mon existence. Arriverai-je un jour à prendre ce train de nuit ? Me guideras-tu chemin vers la mer turquoise ? Pourrai-je me baigner dans tes courants sans peur du lendemain ? Prudence est une bonne mère et je suis son fils naturel. Je marche au hasard dans les avenues fourmillantes de la mégapole. La flèche de la cathédrale part dans le ciel rejoindre les mésanges et les angelots bercés par le vent. Au petit matin, je sors de chez elle, le corps récompensé et l'âme aérienne. Mère d'un soir, souvenez-vous de la rose blanche que je vous ai offerte pour vous remercier de votre accueil si enveloppant. Et cette sonate pour piano qui résonne sans cesse et s'éteindra en même temps que moi. Mélancolie. Dans mon désert, il y a une chambre avec vue sur le vide et un lit pour rêver.

Vous apparaissez au bout du corridor. Je suis à l'autre bout. Suis-je dans le couloir de mon enfance ? Celui que je devais traverser à toute allure par peur du noir en son extrémité.

Un tout petit mètre à franchir pour passer de la cuisine à la salle à manger, deux enjambées tout au plus. Je n'avais pas de plus grande frayeur infantile. Vous êtes là femme énigmatique, habillée d'un grand manteau foncé. En l'ouvrant, j'aperçois la blancheur de votre peau dévoilée et vos longs bas qui couvrent jusqu'en haut des cuisses vos jambes interminables. Seriez-vous échasse, oiseau de bon augure ? Vous osez un pas vers moi. J'ai pour seule réaction de m'affaisser sur le sol et de faire le mort. Je sentais pourtant pour vous mon désir naissant. Je sentais en vous votre désir pour moi. Est-ce votre inclination qui a suscité ce repli sur moi-même ? Aurais-je depuis le début de ma vie peur du désir des autres ? Ca y est, j'ai enfin compris.

Ce matin, en me levant, je pensais à Alice Liddell et Lewis Carroll. Etrange ces deux consonnes dédoublées au même endroit et ce même nombre de lettres dans le prénom et le nom. Cette nuit, en dormant, je passais au pays des merveilles. Au travers du miroir, je découvrais un univers sans lois quantiques. Je devais être petit garçon pour traverser une embrasure aussi étroite. De l'autre côté, les lumières étaient étonnantes et les couleurs surprenantes. L'espace s'incurvait en arabesques extravagantes comme un tableau aux formes psychédéliques. Un ours brun démesuré me reçut sur le seuil de mon nouveau monde. Bonjour petit d'homme, que viens-tu faire par-là ? J'ai réservé mon billet pour un voyage onirique, le voici. Très bien, te voilà en règle, tu peux y aller. Je tombe d'un seul coup dans l'artère sombre d'une médina. La nuit est claire et la porte du sérail imposante. Derrière, accroupi sur ses deux jambes, un vieillard édenté dort une main sur sa canne et l'autre serrant son burnous. Sentant ma présence, il ôte son capuchon et me considère avec bienveillance. Bonsoir étranger, aurais-tu dans le secret de ta ruelle quelque chose à dire à un petit garçon solitaire ? Tu chercheras l'évidence et tu fuiras la vérité. Merci étranger pour ton conseil. Je ne comprends pas encore le sens de ta parole mais je suis certain de la garder pour longtemps dans ma mémoire. Sous le croissant de lune, empruntant le patio pour accéder au harem, je croise plusieurs fontaines recouvertes de mosaïques blanches fleuries intensément de bleu. L'eau des jets crépite dans les bassins marbrés d'émeraudes orientales, des bouquets de roses s'ouvrent généreusement dans les jardins, des senteurs délicates flottent presque palpables au cœur de cette harmonie reposante. Aurais-je atteint l'Eden ? Soudain, une silhouette furtive et inquiétante furette dans les allées. C'est une petite fille, elle s'appelle Alice. Elle court dans tous les sens comme une lapine traquée par un vieux chasseur dément. Bonjour petite jouvencelle, pourquoi trottes-tu comme cela ? Un pornographe distingué veut absolument me prendre en photo, son surnom est Lewis. Pour cela, je dois obligatoirement me dévêtir et je ne veux pas. Mais rassure-toi, il n'aime pas les petits garçons. Merci fillette pour ta précieuse information. Je vais voir les dames dans leurs appartements. Je perçois enfin les chambres feutrées de la société des femmes oisives. De leurs postures languissantes sur les sofas émane la plus merveilleuse des douceurs. Mais que vois-je à l'entrée pliant sous le poids des bourrelets ? Une truie bicéphale d'au moins deux quintaux qui me barre le passage. Bonjour madame, que dois-je penser d'autant de laideur physique ? Tu chercheras la beauté intérieure là où elle se trouve et tu fuiras la médiocrité. Merci madame pour ton conseil. Je ne comprends pas encore le sens de ta parole mais je suis certain de la garder pour longtemps dans ma mémoire. J'ai vraiment hâte de devenir grand. A ces mots, mes membres se mettent brutalement à croître. Je me retrouve géant la tête dans les nuages. Bonjour Dieu, ai-je bien fait de pousser ainsi pour me rapprocher de toi ? Jamais tu ne dois avoir le dessein de vouloir devenir mon égal. Toujours tu resteras dans ton extraordinaire insignifiance. Merci pour votre commandement Elohim. Alors,

petit garçon, sais-tu ce que tu vas quérir ? Oui l'ours, je te remercie pour la clé. Le voyage était tout simplement fabuleux.

Je porte sur mon dos la croix de ma solitude. Il me faut avec elle parcourir encore le chemin qui me sépare du repos éternel. De larmes évocatrices en soupirs éloquents, je marche dans les rues écrasé par le poids de l'isolement. Non vraiment, cette vie-là n'aura pas été faite pour moi. Que dis-je, je n'aurai pas été fait pour cette vie-là. Jamais je n'ai réussi à rattraper l'illusion collective. Celle qui engendre des adhérences à des choses qui n'existent probablement pas. De quoi aurai-je manqué pour ne pas avoir l'air d'y croire ? De l'amour expansif d'une maman. Voilà, la sentence est tombée. Tout est là, dans mon verdict. Mon deuil n'est pas encore achevé et il est vraisemblable qu'il ne se consumera jamais tout à fait.

Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie. Mais le lâcher en attendant, je tiens pour moi que c'est folie ; car de le rattraper il n'est pas trop certain. Un carpeau qui n'était encore que fretin fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière. Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin ; voilà commencement de chère et de festin ; mettons-le en notre gibecière. Le pauvre carpillon lui dit en sa manière : que ferez-vous de moi ? Je ne saurais fournir au plus qu'une demi-bouchée. Laissez-moi carpe devenir : je serai par vous repêchée. Quelque gros partisan m'achètera bien cher, au lieu qu'il vous en faut chercher peut-être encore cent de ma taille pour faire un plat. Quel plat ? Croyez-moi : rien qui vaille. Rien qui vaille ? Eh bien, soit, repartit le pêcheur ; poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur, vous irez à la poêle ; et vous aurez beau dire, dès ce soir on vous fera frire. Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras. L'un est sûr, l'autre ne l'est pas. A l'âge de cinq ans, je connaissais cette fable de Jean de La Fontaine par cœur et je la récitais à toute personne venant rendre visite à ma grand-mère paternelle. Je m'exécutais avec enthousiasme tant je la sentais fière de moi.

J'allais dans ce corbillard, assis à côté de toi, papa. La journée était belle, des nuages circulaient. Le feu est passé à l'orange puis au rouge. Il y avait des fleurs partout de toutes les couleurs. Moi qui suis sensible au pollen. J'ai eu une salve d'éternuements. Des larmes finirent par couler. Était-ce l'allergie ou bien l'émotion d'avoir perdu mon papa ? Je tapotais le cercueil d'une main comme les touches d'un instrument de musique. Le cimetière s'il vous plaît ? C'est par là. Papa, j'ai oublié de te dire. Je n'ai pas eu le temps, Dieu ne t'a pas prêté vie assez longtemps. Tu ne peux plus te souvenir maintenant. Lorsque je te déclamais ma récitation, toi aussi tu étais fier. Moi, je m'en souviens. C'est moi, ton fils, qui pleure aujourd'hui de ne pas pouvoir te le rappeler.

Avoir une vieille amie. Je voudrais être avec toi. Assis l'un et l'autre sur des chaises centenaires, à dire et à se redire des paroles tendres. Nous serons vieux et sans espoirs. Nos peaux seront chiffonnées et nos oripeaux fatigués. Le soleil réchauffera nos corps continents. C'est regrettable que la mort fasse tomber les squelettes à terre. Nous aurions pu nous solidifier comme des statues de pierre, rester de marbre pour l'éternité. Nos lèvres chuintantes se seraient ainsi figées et nos mains liées dans une seule matière auraient rendu compte aux passants de notre connivence indéfectible.

Ca y est, j'ai compris pourquoi j'ai toujours préféré l'immobilité au mouvement. Le mouvement suscite le désir et le désir qui viendrait à s'exprimer à mon égard est vecteur

d'une angoisse terrifiante. Car si je dois y répondre, il est possible que je ne rencontre pas la réciprocité escomptée. Je suis toujours ce petit enfant qui tend la main et que personne n'a envie de prendre dans ses bras. Au bout de l'expression de mon désir, il y a le vide. Jusque-là, j'ai vécu avec les mains recroquevillées dans mon corps comme un pingouin pratiquant un onanisme permanent. Ou bien instruisant des aventures que je savais par avance sans lendemain, emplies d'éjaculations précoces et d'expédients. A toutes, je m'incline devant vous, les bras en croix, face contre terre. Je me repens de mon cynisme bien involontaire. Je vous en conjure, ne m'abandonnez pas comme je l'ai fait et pardonnez mon offense. Vous m'avez pour certaines aimé si sincèrement. Je porte en moi les larmes de ma désolation et toujours elles inonderont mon âme de tristes vagues. Je vous ai aussi aimé de temps en temps sans le savoir. Et de temps à autre en le sachant, pour ma plus grande peine. A l'arrivée, je me suis infligé autant de mal que je vous en ai fait. J'étais la nuit dernière convié à mon procès. Vous étiez toutes là. L'audience fut de courte durée et sans appel. Je n'avais aucun argument à avancer pour ma défense. Vous m'avez condamné à l'exil solitaire dans la grande ville. Errant dans les avenues comme un orphelin en peine, j'ai ressenti le poids de la sentence éprouvant brutalement un dénuement affectif atroce.

Narcisse est une plante resplendissante qui a pour habitude de se contempler au printemps dans l'eau de la mare. Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'au fond un admirateur assidu la contemple.

J'erre dans la campagne, sur des chemins de labeur. Les échos de l'indigne civilisation ne me parviennent plus. Je pense à ces moines reclus dans leurs monastères. Nichés discrètement sur les sommets de pitons rocheux. J'entends le chant divin de leurs liturgies. Terminés la promiscuité malsaine, la contiguïté bête et méchante, les arguments spécieux de la modernité. Ne plus percevoir l'autre que dans le silence. Le bonheur d'être enfin seul au monde. Comme au premier matin de l'hiver. Dans l'épais brouillard, je discerne des formes informelles. Les feuillus dégarnis étirent leurs branches blanchies par le givre. Une hulotte sur son arbre perché m'observe avec sa pondération coutumière. Le monde va enfin disparaître dans une brume perpétuelle sans horizons ni avenir. Dans la blancheur fumigène, je distingue une lueur qui s'échappe d'une lucarne. J'imagine un intérieur modeste entre les murs de pierre de cette maison pastorale. Je vois une grande et majestueuse cheminée où flamboie en son âtre un feu de bois cramoisi. Et autour, des enfants insoucians jouent sous l'œil attentif d'une bonne mère. Pourvu que personne ne les découvre. Que le brouillard continue de protéger leur retraite et leur félicité.

Le désir, c'est compliqué. Le sentiment et le besoin aussi. Voilà des citadelles imprenables qui jamais ne révéleront l'intégralité de leurs contenus symboliques. Seules quelques miettes nous arrivent parfois. Ma préhension du sens n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan. Il ne sert finalement à rien de chercher à comprendre. La seule importance serait de pouvoir ressentir et exprimer instantanément le résultat de ses sensations et états intérieurs.

Je me souviens de toi et de la précarité de la vie. Un jour de classe, tu es rentrée dans la salle avec un air grave nous annoncer ta tumeur au genou. Tu t'es mise à pleurer devant nous tous. J'ai pensé que tu allais t'en sortir et puis un an plus tard, tes parents ont acheté une grande boîte pour te mettre dedans. Je me souviens de nos fous rires et de notre

complicité en dehors du lycée. Tu avais dix-huit ans lorsque tu nous as quittés. Tu étais la vie personnifiée. Il me revient souvent une image de toi, souriante et rayonnante, quelques semaines avant la mauvaise nouvelle. Je ne sais pas si tes parents sont encore de ce monde et si même quelqu'un pense encore à toi quelquefois. Moi, je vais m'y employer régulièrement.

Ce soir, mon microprocesseur reprenait du service. 2,5 Mhz à la seconde. Surchauffe émotionnelle en perspective. En descendant du bus, je me suis à marcher doucement sur le trottoir. Les pleurs inondèrent soudainement mon visage défait par ma tension contenue. Maman ... maman ... maman étaient les seuls mots qui se mêlèrent à mes larmes abondantes. Je n'avais que ces deux syllabes à la bouche. Maman ... maman répétais-je sans répit. Une femme d'origine indienne s'est penchée sur mon dos replié pour me demander si j'allais bien. Je lui ai répondu que normalement je ne devrais pas en crever. J'ai aimé la douceur de son sourire alors que des gens s'amusaient de m'entendre roter bruyamment de l'autre côté de la chaussée. Allais-je pouvoir rentrer chez moi ? Revoir mes filles ? Est-ce que mon cœur comprimé allait me lâcher ? Mon incantation implorante s'estompa enfin à l'approche de mon domicile. Mes amours regardaient paisiblement un dessin animé à la télévision. Tout allait bien en apparence.

Toute ma vie, j'ai cherché à travers les femmes des bonnes mamans de substitution. Je quémandais leurs bons soins et me méfiais de leurs désirs. J'ai enfin compris ma destinée sentimentale. Le chemin fut difficile, rude et passionnant. Mon deuil s'achève somme toute. Je conserverai malgré tout en moi la mémoire de mon obsession récurrente. Vouloir à tout prix m'approprier l'inaccessible étoile pendant si longtemps doit forcément laisser une trace. L'ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche, pas si habile en fait. La mère idéale n'existe pas, ni dans les songes ni dans la réalité. En face de moi, je n'ai que des femmes avec des désirs et des sentiments qui sont mères que pour leurs enfants. L'évidence est éclatante de véracité. Bientôt quarante ans, il n'est pas trop tard pour me réconcilier avec vous. Il n'empêche, j'attends de vous vos aménités et vos prévenances.

Milord au rebut, dandy clinquant son fils et demi-mondaine empesée son épouse sont de sortie. Edgar a eu pour mission de sortir la Silver Ghost blanche. Milord est très fier de son Spirit of Ecstasy rutilant. Demi-mondaine de son caniche nain. Et Dandy de sa mèche de cheveux en travers du visage. Dans la vie, Milord a été dressé dans une école spécialisée pour abattre des individus sur ordonnances. Son permis de mercenaire est en règle. Des milliers d'homicides volontaires à son tableau de chasse. Il a la charge de nettoyer les entreprises pour les rendre plus rentables. Son leitmotiv, licencier en masse sur ordre des hautes instances financières. Milord fait partie du mauvais genre humain. Celui qui prévoit depuis toujours que le contentement grégaire de quelques-uns ne peut tirer sa vanité qu'au prix du servage du plus grand nombre. Au fait, ils vont à l'opéra avec d'autres spécimens de la même espèce. J'espère qu'ils passeront une bonne soirée. Surtout messieurs les clochards, n'oubliez pas de les ignorer lorsqu'ils descendront de la Rolls. Il n'y aura jamais de partage équitable. L'homme ne se révolutionne pas. Il est et il restera toujours un déchet pitoyable ou méprisable.

Plus je me relis, plus j'en conviens. Te parler est la seule chose possible. Et il n'est pas certain que tu aies la même envie. Pour dire quoi ? Ton monde intérieur est si fermé. Si fermé que celui qui aurait la clef ne pourrait même pas t'ouvrir. Seule ta souffrance n'a pas fini de se dire. Moi, en définitive, je n'aurai de cesse d'aimer cette autre femme que tu ne seras sûrement jamais. Je suis celui qui de l'autre côté de ton miroir te considère. C'est étonnant que tu sois encore de ce monde.

Divertissement intime au plus clair de la lune. La terrasse surplombant la mer est composée de soixante-quatre dalles noires et blanches. Comme les cases d'un échiquier. Un roi habillé de noir trône sur son siège monarchique. A une encablure, un groupe de vieilles femmes entonnent des chants berbères. L'arrivée de la reine blanche est imminente. La partie d'échec va pouvoir débiter dans quelques instants. Ce n'est pas un jeu de dames mais le jeu de la rencontre sentimentale. Une amante religieuse drapée dans une longue étoffe blanche va faire croire à un pauvre hère qu'il est le maître de l'occasion. Les règles de la géométrie habituelle seront changées pour cette occurrence. Toutes les directions sont permises. La valse singulière peut commencer. Le roi sûr de sa superbe déploie ses plumes de paon. Le beau se joue de révérences fantaisistes en verbes convaincantes, combinant habilement le geste et le mouvement. La rhétorique et l'éloquence sont les serviteurs de la joute verbale se dit le roi. De fuites en avancées, de mots en non-dits, de déférences en audaces, ils s'attirent l'un vers l'autre, se repoussent, s'arrêtent pour tournoyer de plus belle, plus ondulants que le zéphyr tiède, plus vaporeux que les nuages illuminés de lune. Magie des silences, fascination du verbe, plaisir de la spontanéité. Au cœur de cette danse débridée, ils s'effleurent, se touchent, apprécient le moment dans son intensité incroyable. Tout va si vite dans la cour carrée de cette ronde des sens en effervescence. N'en tenant plus, il se met à lui déclamer. Venez, je vais vous conduire à cette barque abandonnée que nous discernons à peine, nous pourrons nous allonger à son bord l'un près de l'autre et regarder à travers les cieux ce que nous éprouvons clairement en nous-même. Il lui prend la main, elle feint la surprise, il la presse davantage puis ensemble, ils dévalent la pente sinueuse qui mène au rivage. Des rires aux éclats en cascade ponctuent la course folle. Ils arrivent non loin de l'embarcation, à bout de souffle. Ils se dirigent vers la barque au ralenti, à la cadence d'une union sacrée. A quelques pas de l'autel en bois, il la prend dans ses bras et la pose délicatement sur les planches. Sans un mot, elle glisse son âme frémissante sur son cœur pour sentir les battements de son sentiment vrai. Comme une offrande à sa présence, il laisse échapper une larme chargée de tout son être qu'elle s'empresse de boire de ses lèvres sulfureuses. L'extase. Ils restent là, l'un contre l'autre, regardant la même étoile, silencieux, doux. D'une douceur exquise et extrême. L'éternité enfin trouvée. Maintenant, la mort, la délicieuse prêtresse vêtue de ses voiles blancs peut venir le chercher. La lune dans la nuit, une femme puis l'amour et enfin la mort... Se réveillant après s'être assoupi, la reine blanche a disparu. Repassant par la terrasse, elle a laissé derrière elle l'étole de sa robe. Pourquoi toujours ce relent âcre après ce qui paraissait sincère s'interroge le roi.

Moments de répit, opportunités de paix. Je vais m'inviter sous le tipi afin de fumer le calumet rouge et j'enfourrai la hache de guerre au plus profond de ma terre. Très bien. Le dire ne suffit pas. Toujours est-il que ma prise de conscience est totale. Je réalise avec douleur la densité de ma solitude abyssale. L'expression de mon néant intérieur me procure une impression de vertige métaphysique. Mon puits est-il à ce point sans fond ? Que vais-

je bien pouvoir faire de toi ? Que comptes-tu faire de moi ? Crois-tu que nous puissions pactiser ? Regarde en dehors, pas la moindre chance d'un soulagement. Même mes filles n'arrivent pas à t'apaiser. Alors, qu'allons-nous faire ? Pourrais-tu m'accorder de très longues périodes de sérénité ? Si tu pouvais éviter de m'envoyer tes tachyarythmies à répétition, tu serais assez aimable. Je n'en peux plus de les supporter. Choisis-moi d'autres cibles. Je ne verrai aucun inconvénient à ce que tu ailles t'accrocher ailleurs que sur mon cœur. Une spasmophilie de bon aloi serait par exemple tout à fait acceptable. En attendant de trouver des atténuations. Les candidats à la communication se font rares de nos jours. Même ma bonne mère intériorisée a pris quelques jours de congé. J'attends son retour avec impatience.

Dans le fond d'un rade glauque, un micheton disgracieux cuve sa vinasse. Des gnomes hilares, rescapés des Mystères d'Eugène Sue, taquinent les dessous affriolants de la gageuse sur le retour, maquillée pour l'occase comme une voiture volée. Pendant que je tripote le valseur de ma muse, la taulière du cloaque articule un argot incompréhensible pour le commun des mortels. Je pige que dalle à ton dialecte mame Suzon lui assène Arsène. Le loufiat, au lieu de mater les miches de la tapineuse, tu peux amener ta fraise, il y a un monsieur de la haute à servir, costard trois pièces glissé sur les endosses. Attends que le mac de la raccrocheuse se radine, il va te refaire le portrait en commençant par les esgourdes et le tarbouif. Puis-je disposer la rombière d'un petit noir serré ? Délicatement déposé sur le zinc de ton bouge cradingue ? Mais c'est qu'il cause notre jactance le beau gosse ! Bienvenue à la cour des miracles. Comme quoi, l'habit ne fait pas le moineau.

Ce matin, je vous ai vu. Ce matin, je vous ai dit bonjour. Cela fait longtemps que vous espérez un bus ? J'aurais aimé vous dire autre chose. Puis-je poser ma tête contre votre épaule en attendant la mort ? Voyez cette chaumière en retrait de la route, ne pourrait-elle pas abriter la délicatesse de nos touchers ? Je souhaiterais ne plus jamais sortir de notre demeure et rester là, à vous regarder vivre à côté de moi. Comprenez-moi, je porte sur mon dos un rocher de tristesse et de désespoir. Ne partez pas, je vous en prie. Bien sûr, je puis concevoir qu'un homme comme moi ne puisse convenir à votre attente. Peut-être savez-vous déjà que la vie n'est que sacrifice et qu'il n'y a rien à attendre de l'autre, même pas son amour. Non ? Alors je vais me mettre en veille et prier tous les matins pour que votre prise de conscience se manifeste au plus vite. Après maintes voies sans issues, vous me reviendrez tôt ou tard, avec la certitude que seule une tête posée sur une épaule vaut la peine d'être vécue.

Matelot solitaire en quête de trésors dissimulés, j'aperçois deux terres fermes dans l'amplitude de votre poitrine. Par la transparence de votre corsage, je distingue les aréoles havane qui entourent vos mamelons. Elles sont apparemment accueillantes et auréolées de pigments soyeux. Cap sur vos îlots idolâtres. Mais que vois-je qui se dresse devant moi ? Une barrière de récifs récalcitrants qui m'empêche d'accoster. J'ai failli oublier un instant. Ma conduite publique doit être en conformité avec les usages. Cela s'appelle la bienséance. Nous ne sommes plus aux temps immémoriaux où il faisait bon chasser la femelle dans les steppes septentrionales. Nous sommes passés dans l'ère civilisée de la sublimation. Ne pourrais-je pas, rien qu'une fois, effleurer de l'index le sommet de vos collines ? Bien sûr que non à moins d'une invitation de dernière minute. Bonsoir monsieur. Vous avez là une résidence magnifique et la maîtresse de maison sait recevoir. Je vous prie

de bien vouloir accepter mes excuses pour ce départ précipité, mon bateau est garé en double file et je dois absolument reprendre la mer maintenant, sous peine de rater la marée haute. Ce soir, esthète entêté, je n'ai eu qu'une vision en tête.

Peut-être aurez-vous remarqué la trajectoire de votre vie ? Les effets parfois néfastes qui s'éternisent souvent ne sont que les résultats de causes accidentelles. Ce qui me fait dire que le hasard existe de temps à autre et qu'un dé jeté ne s'arrête qu'au prochain concours de circonstances fortuites.

Cette nuit, une femme m'a envoyé une missive. Ecrite dans un français éminent. Elle me faisait part de son attente de me revoir. Que je comptais beaucoup pour elle. Elle n'avait auparavant jamais rencontré d'homme aussi intéressant. C'était une question de vie ou de mort. Cela serait-il possible dans la réalité ? Que je puisse ainsi retenir l'attention d'une femme ? Pourquoi ne serait-ce pas envisageable finalement ? Ce n'est pas parce que j'ai été mis à l'écart de l'allégresse collective pendant toute ma jeunesse que je dois encore nourrir cette idée d'un isolement mérité et infranchissable. De récentes attractions terrestres m'ont résolument prouvé le contraire.

Les Allemands ne sont pas que des paysannes. C'est ce que je me disais l'autre nuit vers trois heures vingt du matin. C'est ce que mon grand-père paternel a dû également se dire durant ses cinq années de détention agraire. En ces temps-là, des hommes se sont métamorphosés en monstres froids et méthodiques, des boches à schlagues suppliciant avec fureur leurs semblables non aryens. Dans le même temps, mon grand-père sous-officier s'improvise agriculteur en réaction à sa captivité. Alors quoi de plus naturel que de rejoindre une exploitation agricole afin de retourner soigneusement la terre teutonnie et cajoler sans retenue la fermière esseulée. La jeune femme n'opposa guère de résistance puisqu'elle accoucha d'une petite fille. Sûrement une adorable petite tête blonde aux yeux bleus qui aujourd'hui doit avoir la soixantaine passée. Il est fort probable que cette femme ne connaisse pas sa véritable filiation. Peu importe ai-je envie de dire, du moment qu'un papa de remplacement ait été désigné, un gradé rentré aux champs et désireux de préserver l'honneur de la repentante. A l'inverse, j'imagine ce passager du Rhin, mon aïeul, devoir quitter conjointement sa fille et son amante avec l'assurance de ne plus jamais les revoir. En fait, je n'arrive pas à le concevoir. Aucune conjoncture aussi défavorable soit-elle ne devrait empêcher un parent de voir son enfant. Ne pas vivre avec l'une de mes filles la sachant en vie me rendrait fou. Combien de fois a-t-il pensé à elles ? Tous les jours de son existence. Je suis même sûr que ces cinq années furent les plus belles de sa destinée. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Les Allemands n'ont pas tous été des paysannes.

Dilettante. D'un seul coup, plus rien n'a d'importance. Plus rien n'existe en dehors de moi. Je sombre dans une somnolence douce et dense en représentations mentales. Mes songes éthyliques s'élancent vers les profondeurs pour en extraire des images de rêves évanouis. Je revois ce fleuve serpentant, la maison blanche d'une station balnéaire, le labyrinthe de miroirs sur la plage, ce soleil éclatant se jetant dans l'océan et cette merveilleuse escapade nocturne aux bords de la mer. Je revois aussi le visage de mon papa et cette méchante tumeur lui creuser affreusement la joue. Je revois certaines de ces femmes avec lesquelles j'ai pu jouir involontairement, inondant de ma semence les draps conjugaux. Est-



il vrai que verser dans le coma n'est qu'un long rêve tranquille ? Ne rien faire d'autre que rêver ! Si seulement le congé comateux existait, je serais le premier inscrit sur la liste des voyageurs de l'intérieur. Huit jours par-ci, quinze jours par-là. Souvenirs intenses garantis. Cela vaut sûrement mieux que le tableau d'une plage surpeuplée par des enflures de chairs rougissantes.

C'est vrai, tant d'efforts pour mener à bien la purification économique et tous ces pouilleux mal accoutrés qui se fixent désespérément sur nos trottoirs. Quelle indécatesse ! Et ces émanations nauséabondes ! Bon, il est certain que pour garder une bonne conscience morale, on ne peut pas les tuer vraiment. C'est contraire aux droits de l'homme. Un bas-côté, c'est mieux qu'un charnier. L'agonie est longue et moins culpabilisante. Pas de quoi contrarier la communion à la messe du dimanche matin. Pourquoi les pauvres ne se suicident-ils pas, une fois qu'ils sont sans toit fixe et qu'ils ne servent plus la société de consommation, hein ? Quel manque de dignité franchement ! Alors pour ceux qui s'accrochent à cette vie incurable, tenez bon, bientôt sonnera le glas de l'automne et retentira dans la plus extrême des froidures la fin de votre calvaire.

L'espace de quelques secondes, j'ai perdu le contrôle de ma vie comme d'autres perdent le contrôle de leurs véhicules. Un matin, je me suis réveillé avec la mort dans l'âme. La lumière des jours m'a abandonné à mon triste sort. Je suis entré dans un tunnel sombre duquel je ne suis jamais tout à fait sorti. Si vous saviez ce que j'en ai assez de ces souffrances répétitives. Si vous saviez ce que j'en ai assez de cette vie. Pas la moindre résonance positive. Je ne sais plus quoi faire. Ni Schubert, ni mes filles n'arrivent à amoindrir mon mal-être. Il me revient à la mémoire l'histoire de cette femme maman de deux enfants qui un jour, n'en pouvant plus de sentir son inutilité existentielle, descend dans sa cave et se tire une balle de carabine dans la tête. Autant dire qu'il n'a pas été possible de retrouver la cervelle en un seul morceau. Je ne sais pas si elle a bien fait, toujours est-il qu'elle l'a fait et qu'il était impossible qu'elle se rate. Moi, je continuerai à vivre pour mes filles en traînant ma misère comme d'autres amorphes traînent la savate. Je me sens incapable de me refroidir. Décidément, je suis de toutes les faiblesses.

Impose ta main sur mon cœur disloqué. Fais-moi revivre par tes empreintes digitales. Se sentir relié à l'autre, c'est d'abord le toucher. Câliner cet enfant qui attend dans son lit une attitude tendre avant de s'endormir. Papa n'est pas là et maman trop concentrée sur elle-même. Grand-mère, de ton contact j'ai ressenti une tiédeur me réchauffer l'épiderme. Donne-moi ta paume mon amour afin que je repose en paix et que la nuit soit sereine. Ronronne ma fille quand du bout des doigts je te caresse les cheveux. Tu ne peux pas savoir l'énergie que je déploie pour pouvoir accomplir ce geste simple. Je vais le chercher au plus profond de moi et il m'en viendrait des larmes abondantes à constater ta béatitude.

Regardez-moi, je suis fou. Non pas à lier. Non, juste un peu occasionnellement. Un fou banal en quelque sorte. Dans le même temps, je parle de moins en moins car j'ai pu remarquer que ce que je dis ne captive pas grand monde. Je crois que c'est plus gênant que cela en fait. Les gens pensent que je raconte n'importe quoi. Je crois que certains me prennent pour un demeuré. Le pire, c'est qu'ils n'ont pas tort. Je n'ai tellement rien à dire que lorsque je l'ouvre, c'est pour tomber toujours à côté du sujet. J'enregistre à ces instants

l'air totalement consterné de ma femme. A la conclusion, il vaut mieux que je me taise en société et que je me tienne le plus près possible du buffet à m'empiffrer. Une voix s'élève soudain. Regardez-le, il devient misanthrope à l'approche de la quarantaine. Le commerce social l'indiffère, il ne fait plus attention aux autres. Tu as raison l'observateur. Est-il possible qu'il existe encore des êtres clairvoyants avec quelques finesses d'esprit ? Je les croyais morts et enterrés. Viens par-là l'ami, je vais te raconter ma folie ordinaire. N'y aurait-il pas dans mon propos comme un parfum de présomption ? Une prétention agaçante ? Rassurez-vous, je ne suis pas de ceux qui estiment être au-dessus. Je reste volontiers à côté. C'est tout simplement ma place réservée depuis toujours.

Calimero mon ami, ce n'est pas un peu fini oui cette auto-flagellation permanente, cette disposition masochiste constante. Tu pourrais quand même faire un effort pour apparaître plus enclin à la joie de vivre. Tu vas finir par lasser à force de considérations morbides. Ce n'est pourtant pas difficile d'être heureux. Un peu de volonté, un peu de bravoure, espèce de loque humaine ! Je vous jure, franchement ! Je te botterais le cul moi ! Comme ça des tristesses pendant sa petite enfance ? Il n'a jamais été maltraité à ce que je sache, il n'a jamais manqué de rien. Hypersensible ? Le pauvre garçon ! Et sa bêtise, elle est hyper-émotive ? Comme dit-on déjà foutaises en anglais ?

Pourquoi faut-il que tu te sentes importunée par ma façon de vivre ? Moi, tu ne me déranges pas. Pourquoi faut-il nécessairement blesser l'existence d'un autre parce qu'il ne sait pas couper le fromage correctement, mettre la fourchette à gauche et parler soi-disant convenablement ? L'ennui avec tes principes, c'est qu'ils ne sont pas les miens et qu'il faudrait que je les adopte sans opposition. Au nom de quoi ? Du père ? Oui forcément en ce qui te concerne. Moi, je trouve cela difficile de passer ma vie à te faire plaisir en répondant sans relâche à toutes tes demandes, sans jamais rien recevoir en retour. En fait, c'est irréalisable à moins de risquer une dépersonnalisation à outrance. J'ai déjà la sensation latente d'être étranger à moi-même sans qu'il soit forcé d'en rajouter. C'est quoi la solution pour que le fils du prolétaire puisse exister en paix ?

Me voici à nouveau en période de régressions. Tellement dépendant du bon vouloir des autres. Toujours là à espérer une bienveillance à chaque coin de rue. Pourriez-vous me regarder madame, pourriez-vous me faire un sourire s'il vous plaît ? Si seulement je pouvais être insensible à vos indifférences. Vous êtes priées mes mains en sueur de retourner dans vos poches et d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Mon rapport à l'autre n'est pas encore tout à fait réparé. Je le croyais cependant. Il subsiste quelques fuites à colmater. Des soudures un peu trop récentes et pas encore consolidées.

Et si tout cela n'était que le résultat d'une vaste gageure ? Un mensonge éhonté fait à moi-même ? Tout cela parce qu'il fallait impérativement faire l'inverse de mon papa. Vous comprenez ? Je me suis obligé à rester avec ma femme, je me suis obligé à être un homme fidèle jusqu'à l'abstinence. J'ai eu deux petites filles pour me prouver que je pouvais être un père présent et responsable. Je me suis imposé toutes ces obligations au regard de ce que je ne suis certainement pas. Se pourrait-il que je me sois trompé de vie ? Jusqu'à présent, non. Seulement voilà, le prix à payer a été très élevé. Maintenant, il faudrait pouvoir changer de vie, se rapprocher d'une existence plus conforme à ma vraisemblance. Au fait, c'est quoi ma

vraisemblance ? Celle de ressembler en définitive à mon papa donjuanesque ? Lui aussi a cherché à se sédentariser par deux fois. La seconde étant plutôt singulière par sa durée. Plus d'une vingtaine d'années. Comme quoi, nos attentes inconscientes ont convergé sur le désir de se stabiliser affectivement. L'adultère n'ayant finalement pas été sa nature profonde mais simplement une réplique à une vie conjugale non épanouie. Papa, je te vois différemment aujourd'hui et j'ai l'intime conviction que je m'inscris bien dans ta continuité. Seules nos réponses divergent, préférant la résignation à l'infidélité. Quoiqu'il ne m'en faudrait pas beaucoup pour te rejoindre dans ce qui fut ta solution. Moi, c'est une vraisemblance, je n'ai pas vraiment envie de recommencer une seconde fois.

C'est aujourd'hui que j'ai vu un homme pleurer. Aujourd'hui, j'ai pris un taxi à la place de la Nation pour aller vers les quartiers huppés de la capitale. J'ai traversé Paris d'est en ouest à l'écoute d'un homme en lambeaux. Le chauffeur se présente d'emblée comme un amateur de bonne chair vivante, un épicurien un peu fanfaron aux entournures. C'est là que j'apprends qu'il existe en ville une bonne vingtaine de boîtes échangistes où les hommes et femmes d'un certain monde se côtoient dans l'unique projet de copuler sans échanger le moindre sentiment. Les détails abondent. L'homme a cinquante ans, des lunettes rondes, un visage agréable, des mains parfaitement soignées. Ce monsieur distingué mais apparemment d'une origine sociale modeste a fréquenté ces endroits pendant dix ans. Pourquoi cet individu-là est-il ainsi descendu dans les repaires de Sodome et Gomorrhe ? Je lui pose la question. Vous savez, j'ai été marié à une femme merveilleuse. Lorsque j'ai eu mon premier enfant, mon épouse m'a perdu de vue. Lorsque j'ai eu mon deuxième enfant, je suis devenu inconsistant pour elle. Et au troisième, j'ai atteint un degré de transparence que je ne souhaite à personne. Alors pour compenser mon manque d'elle, j'ai déversé mon alcool et soulagé mon découragement dans les cercles fermés de la trivialité bestiale. Cet aveu n'est pas celui d'un hâbleur. Je ressens à la suite de son propos une profonde douleur. Vous savez, nous avons divorcé car mon épouse a fini par savoir pour mes équipées sexuelles. Et vos enfants, ont-ils eu vent de vos penchants extraconjugaux ? Mon fils essaye de construire sa vie, je ne le vois plus. Il sait pour moi autant que ma première fille qui est restée avec sa mère. Je suis devenu pour eux une bête étrange. Ma seconde fille est décédée, morte écrasée entre deux 38 tonnes. A cet instant, il me tend une photo de la défunte et jure grand Dieu qu'il tuera un jour un conducteur de poids lourds. L'homme pleure. Il est seul, il a cinquante ans, il a tout perdu. Il ne sait plus pourquoi il vit, pourquoi il mange et pourquoi il conduit son taxi. Je comprends maintenant pourquoi l'un des frères de ma maman est mort de chagrin après avoir perdu sa fille dans des circonstances similaires. En rentrant ce soir, j'ai regardé mes filles et je me suis penché vers elle en leur disant que j'avais quelque chose de très important à leur dire. Que je les aimais plus que tout au monde. Et en mon for intérieur, j'ai prié pour qu'il ne m'arrive jamais pareille mésaventure. Aujourd'hui, j'ai vu un homme pleurer. Je me suis senti miséricordieux. La souffrance d'autrui m'a ramené à mon humanité.

Cette nuit, la lune est pleine comme une bille blanche et tous les hommes sont gris. Que faudrait-il faire ? Se rendre meilleur n'est-ce pas ? Sur le fronton d'un temple ancien, il est inscrit la maxime suivante. Connais-toi toi-même. Admirable apothéose de la pensée helléniste. Entretenir ce rapport à soi, cette intimité, c'est le début de l'humanité. Aucun commencement ne pourrait s'envisager autrement. C'est d'ailleurs à cette condition non

remplie que les êtres s'enfoncent de plus en plus dans la déshumanisation et le non-sens. Le chaos approche à grands pas et la lune crayeuse est toujours là à nous considérer. Elle aussi à son côté noir, celui qu'elle ne peut pas découvrir seule. Il faudrait lui tendre un miroir d'un diamètre à sa taille pour qu'elle puisse l'entrevoir. Et toi ma chère, qu'as-tu fait du tien ? Ah oui, il a éclaté en mille morceaux en tombant sur le sol de la cuisine alors que je t'invitais à percevoir la part d'ombre qui est en toi. Tu n'auras donc jamais cette chance de te connaître et de réaliser davantage de ton humanité. C'est ainsi. Se pourrait-il que tu sois quand même heureuse tout en étant parfois monstrueuse ? Oui, si rien ne vient déroger à tes attentes et à tes convenances. En fait, le but est de trouver le prétendant idéal. Voici l'existence ainsi résumée. Trouver le candidat parfait qui ne pourra pas remettre en cause, semer le moindre doute et faire mal par l'ironie, la colère ou la désespérance. C'est vrai, pourquoi devrais-tu supporter tout cela ? Au mieux, serais-tu soulagée par mon indifférence ? Car de mon adhésion aveugle, tu auras compris qu'il ne peut plus en être question.

Petite brise marine voltige et les feuilles bleues flottent au gré du vent malicieux. Les vagues dispersent l'écume blanche des jours transparents. Un brouhaha enfantin me parvient dans sa clarté. Et les rayures vertes des tentes finissent par rejoindre les méandres émeraude de l'océan. Un petit lutin se tient au bord d'une flaque d'eau de mer. Il retient entre ses mains une mouette visiblement blessée qui se débat. J'observe la persévérance avec laquelle l'enfant voudrait voir l'oiseau s'envoler. Je constate toute l'ambivalence de l'insouciance liée à cette distraction, l'apparente cruauté que seule l'innocence excuse. Las d'essais infructueux, l'enfant dépose le volatile contre un rocher amer où ce dernier attendra sa seconde d'éternité paisiblement.

Trois petits tours et puis elles s'en vont nos vies insaisissables. Le temps d'une valse vulnérable. Le temps de croire en quelque chose. Alors nous faisons l'effort d'y croire. Il serait dommage de se désavouer en cours de ruisseau. C'est souvent l'allure que prend notre route. L'eau sinueuse et instable circule dans nos artères solitaires. Comment se fait-il que le temps soit toujours derrière moi et que la quarantaine approche ? J'aimerais tellement me souvenir de moi comme d'un enfant jouant au ballon dans la cour d'une école. Vieillir, c'est aussi oublier qu'un jour, je fus un autre. Plaisant ce petit garçon sur cette photographie sépia. Qui est-ce ? Tu ne te reconnais pas ? Non. C'est toi. J'ai du mal à le croire. Les persiennes blanches sont restées entrouvertes, je distingue encore la couleur parme du lilas sur fond de crépuscule et je m'interroge. Quand verrai-je paraître mon troisième alter ego ? A l'heure déclinante d'une retraite annoncée, j'irai vieillir comme un enfant, en goûtant la plénitude d'un temps qui ne s'écoule pas comme une eau insaisissable.

PAUSE



Les êtres sont dans l'ensemble plutôt victimes d'eux-mêmes, c'est un fait établi et que je reconnais volontiers. C'est assez sidérant à la réflexion le peu de conscience que les individus ont d'eux-mêmes. Bon, ce n'est pas la peine d'en rajouter. C'est cette simple constatation qui m'a sûrement mené à me désintéresser de la vie des autres et de leurs problèmes en particulier. Il ne faudrait pas non plus que je me mette en quarantaine. Il me faut trouver quelques intérêts à vos névroses insurmontables sinon l'isolement aura raison de ma santé. Il y a là une voie, un chemin à découvrir. Un fil de funambule sur lequel je dois marcher, devant faire preuve pour m'équilibrer d'une neutralité d'un côté et d'un certain contentement de l'autre.

J'ai aimé cette aube. J'ai aimé te rencontrer ce matin à la faveur de mon sommeil paradoxal. Il faisait beau, il faisait chaud et je n'ai remarqué que ta blondeur éclatante et le rouge de tes lèvres écarlates. Pour le reste, je m'en remets à ce merveilleux et si délicieux jaillissement. Dehors, il faisait bon et les jeunes oiseaux pépiaient joyeusement. Notre étreinte n'aura duré qu'une infime seconde. Un temps si négligeable qu'il contraste avec le caractère exquis de la jouissance bien réelle et si suave à cet instant où le corps sort de son engourdissement. Toute la journée, j'ai gardé cette sensation enroulée autour de moi.

Le soleil commence son déclin vers le coucher sans que l'incandescence décroisse. La canicule paraît même avoir gagné quelques cuisants centigrades. Le temps semble figé pour un perpétuel présent sans avenir. Dans ces sortes de décors, l'univers peut se concevoir sans commencement ni fin, rien ne jaillit de ces constances. C'est précisément à cette évocation qu'elle apparaît sur le chemin sinueux qui mène à la plage. La nymphe sortie des bois se dirige vers moi, la démarche chaloupée, superbe de souplesse, amazone coiffée d'un chapeau de paille, les cheveux détachés. Sa crinière flamboyante se soulève à chaque roulis de ses hanches graciles. La féline porte un maillot de bain d'une pièce vermeille sur une peau lactescente. Elle s'arrête devant moi, nos regards se croisent. Je discerne la teinte verte nuancée d'or de ses iris immenses qui cherchent la meilleure position pour déplier la natte d'entre ses mains. Je distingue la parfaite carnation de son visage, sa peau soyeuse comme du marbre blanc rosé par touches, les traits carmins finement dessinés sur ses lèvres charnues. Les arabesques folles de sa silhouette se découpent sans un angle droit sur fond de bleu azuréen. Il se dégage d'elle un parfum d'élégance comme une essence savoureuse qui vient flatter mes sens en latence. Elle s'assoit leste en tailleur, face à la mer, les paumes de la main ouvertes vers le ciel. Elle s'immobilise au fur et à mesure précise. Ayant posé mes lunettes devant moi dans le sable, je l'observe entre les verres foncés de ma monture, à travers l'espace d'ordinaire réservé au nez. Elle se tient de profil tout entière dans mon cadre, l'allure altière, étrangement inerte. Elle a sur l'épaule tracé un M pris dans la chair, un M dont je ne sais si celui-ci présage d'une invitation à l'amour joliment gravé, telle une flèche allégorique n'attendant que sa cible ou bien d'une prédisposition permanente de ses sentiments. Je prends conscience à ce moment-là que le M est assurément la plus belle consomme à entendre dans elle-même ou bien elle m'aime, fait-elle la différence ? Ou ne la fait-elle déjà plus ?

Concerto pour rôts majeurs et flatulences mineures. Venez nombreux écouter la musicalité de l'anxieux spasmophile. Tout d'abord un moderato léger, suivi ensuite d'un andante soutenu et enfin pour finir un allegro d'une cacophonie somptueuse. Si le chef

d'orchestre en crise est particulièrement attaqué de l'intérieur, un peu de vomissure pourrait être reçue sur les premiers rangs mais cela reste tout à fait exceptionnel. Au cours de ces différents tempos, le névropathe musicien vous fera en direct un trouble de la vue, une perte auditive, des douleurs intercostales, des ankyloses et des fourmillements, une tachycardie à 144 tours par minute, des sensations de brûlure à la surface de la peau et un nœud papillon à la gorge un peu trop serré. Il n'est pas à exclure une diarrhée d'anthologie et une hypertension passagère. Dans les bons soirs, vous aurez le droit à une crise de tremblement de toute beauté et à des suées impressionnantes. Non, franchement, ne ratez pas ce spectacle grandiose ! C'est gratuit et sans réservation. Quelle vie de misère !

Rien à voir avec vos sourires mes filles, rien à voir avec vos rires. Rien à voir non plus avec tes taches de rousseur jeune fille. Que dire de la verdure de tes yeux et de l'éclat parfait de ton visage caressé par les rayons du soleil. Rien. La douceur du café matinal, les concertos pour piano nocturnes et les mots qui défilent sur les pages. Rien. Je ne serai jamais un écrivain reconnu. Tant mieux. Mes récits ne seront guère épais. Et si cela continue, ils finiront tous par parler de la même histoire. Revenir inlassablement à soi. Dire et redire pour se dire. Quoi ? Qu'est-ce qui vaut la peine ? Un sourire angélique, un rire cristallin, un visage insouciant, un café chaud le matin, la musique le soir et puis entre, n'y a-t-il justement pas trop de peine à endurer que je n'ai déjà supporté amplement ? Elle n'est pas encore toute consommée miséreux. Quel est ton sentiment ce soir ? Es-tu toujours dans la vie ? Oui, par attaches insignifiantes, j'y suis en conséquence.

01:19. Il y a un truc avec les 1 et les 9. J'ai habité successivement au 9 d'une rue puis au 119 et enfin au 39. Ma première fille est apparue le 01.01.1999 alors que ma seconde fille est venue au monde le 09.11.2001. Je vais mettre une détective privée sur l'affaire, une spécialiste de l'interprétation des signes, une devineresse aux facultés indiscutables. Au fait, cela me fait penser que la montre que je portais à mon mariage civil est dans le tiroir de la commode et qu'elle est continûment arrêtée à l'heure où j'ai dit oui. 10:26. Si j'additionne les quatre chiffres, je trouve combien ? 9 comme par hasard. Là, c'est clair, il y a un truc.

Petite aparté entre nous gens de bonne compagnie. Je viens de trouver une phrase simple qui résume assez bien mon existence actuelle : j'attends du temps qu'il ne se passe rien. Je suis à nouveau dans un cycle de mort. Les symptômes reviennent en effet à la charge. Je déteste ma vie et ce que je suis. J'abhorre les victimes qui se confortent inconsciemment dans leur rôle de victime. J'exècre mes faiblesses et j'abomine mon manque d'affirmation. Faire le mort, c'est ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie.

Tous les matins, lorsque je sors de chez moi pour aller travailler, je vous cherche du regard douce inconnue. Dans toutes les directions, je tourne la tête et traque les moindres mouvements de rideaux derrière les fenêtres closes. C'est impressionnant cette sensation de vide dans l'espace. Il est pourtant dit que la nature a horreur du vide. Comment se fait-il que vous ne soyez point présente pour le combler ? Où êtes-vous mon souffle de vie ? Comment se fait-il que nous ne soyons pas dans le même univers ? Tous les soirs, lorsque je rentre du travail, j'implore le Dieu Hasard pour qu'il dévoile votre démarche à la sortie d'une boutique ou au détour d'une rue. En vain. Je traîne ainsi chaque jour ma désolation de ne pas vous sentir près de moi.

Ne me regardez pas de la sorte. M'apercevoir ainsi arc-bouté, la main tendue et le regard implorant me glace de terreur. Je veux bien être pauvre et seul mais pas dans un désert aussi hostile. Je préférerais contempler les illuminations d'une nuit au Sahara plutôt que ces infâmes boyaux couverts de carrelages verdâtres. Comprends-moi compagnon de galère, tout est affaire d'anticipation dans la vie. Je ne te blâme pas. Quitte à subir la voie de la décrépitude, autant choisir sa destination finale, sa phase terminale. Il fallait garder quelques économies pour t'acheter ton aller simple. Je ne me laisserai pas prendre par surprise. Epave dans un couloir du métropolitain, ce n'est pas pour moi. Je ferai en sorte de prévoir le rapatriement de mon corps pour que mes filles aient une tombe pour pouvoir se recueillir si elles le souhaitent. J'ai aperçu dernièrement deux roses dans une officine de pompes funèbres tout à fait ravissantes et d'une matière impérissable. J'ai un doute sur la couleur. Blanche ou rouge n'aurait pas de sens avec le contenu de mon existence. Je crois que je vais les choisir roses toutes les deux et les coucher sur mon testament en attendant.

Le problème est que je n'ai pas rédigé de dispositions testamentaires alors que ce matin, je me suis senti si proche d'une mort foudroyante. Les vents contraires se sont mis à souffler à l'intérieur de ma tête et de ma poitrine. Je n'entendais même plus les battements de mon cœur dans la confusion sensorielle. Une dame m'a proposé de m'asseoir quelques instants, j'ai trouvé encore le moyen de répondre à sa prévenance par un sourire alors que la tempête battait son plein de remous impétueux. Que fallait-il dire ? Que fallait-il faire ? Rien. Attendre une fois de plus, au cas où la mort aurait rempli définitivement son office. Et puis, comme d'habitude, elle m'a laissé moi le condamné à perpétuité en sursis. Je regrette vraiment d'être là parmi vous. Pourquoi ne suis-je pas déjà dans l'au-delà ? Au plus fort de la crise, j'ai eu ce réflexe curieux d'appeler mon épouse pour lui demander de faire preuve d'un peu plus d'amour. C'est la dernière fois que je commets cet acte irraisonné. Si je dois mourir avant le terme fixé à 72 ans, mon cœur ne devra s'arrêter de battre que pour moi. Si je dois trépasser, c'est à l'image de ma vie, seul sans prévenir quiconque. Car de moi, qu'avez-vous fait qui pourrait vous appartenir ?

J'ai remarqué depuis longtemps un fait très étonnant. A titre d'exemple, ce matin, en m'asseyant à l'arrière du train, chose que je ne fais jamais d'ordinaire, j'ai aperçu une jeune femme agréable à regarder. Je levais les yeux de temps en temps pour admirer la douceur de son visage. Je suis descendu de la rame avec la persistance d'une impression plaisante et je n'ai plus pensé à elle de la journée. Jusqu'au moment où, remontant à l'avant du train pour le retour, chose que je ne fais jamais d'ordinaire, mon regard s'est arrêté sur ce même visage agréable. J'ai souvent remarqué cette probabilité de rencontrer deux fois la même personne dans un laps de temps très court. En fait, c'est une étrange constante. Deux occasions, c'est tout ce qu'il est possible d'obtenir comme chance de modifier un destin. A saisir au rebond sinon la possibilité de vous croiser une troisième fois ne surviendra pas. C'est avec regret que je me suis levé de la banquette pour me séparer de vous. Je ne vous verrai plus jamais. L'omnibus a continué son chemin sur ses rails en emmenant avec lui un souvenir déjà étioilé.

Adieu la vie. Je vais rester à côté de toi le temps qu'il me reste à parcourir. Je t'observerai de temps à autre lorsque tu enlacieras une jeune femme et que tu lui susurreras des mots tendres à l'oreille. Je crèverai d'envie d'être celui qui te rendra si radieuse et une

douleur aiguë me transpercera la poitrine de part en part. Je serai celui qui fut un jour pris dans un piège et qui jamais n'aura pu s'en soustraire. Je suis pieds et poings liés, tombé dans le lit d'une rivière, à l'endroit exact de l'onde stagnante. Je suis posté où le courant ne peut venir me prendre et m'emporter vers les tourbillons et les ivresses. Je sais où je me trouve et de là, je puis dire ce que je suis. Il y a comme un apaisement à comprendre la place que l'on occupe dans l'espace, aussi peu reluisante soit-elle. Viennent à se manifester intérieurement un grand soulagement, un sentiment de force qui ne souffre d'aucun trouble. A cet instant, une cantatrice célèbre fredonne une mélodie si belle à écouter qu'elle se conjugue avec cette sérénité soudaine dans un concert de louanges et de glorifications.

Non, n'insistez pas, je ne vous dirai plus rien de ce que je pense de vous. Ça, c'est sûr. Voilà une évidence à laquelle je vais me tenir. Par contre, si vous souhaitez me parler de mes névroses, surtout n'hésitez pas une seule seconde, je suis preneur.

Je t'aime bien ma page blanche. Toi au moins, tu ne passes pas ton temps à me castrer. Avec toi, je me sens libre, d'une liberté totale et sans contreparties. Tu es bien la seule compagne avec laquelle je puisse éprouver un tel sentiment. Dans l'Empire des sens, il y a cette femme qui erre dans les rues avec en elle, le sexe de l'homme qu'elle vient d'émasculer. Peut-être est-ce pour signifier allégoriquement que le plaisir n'est rien d'autre que le plaisir pour soi et que peu importe l'instrument pourvu qu'il soit constamment disponible. Seule l'absence d'une quelconque censure morale la faisant passer à l'acte. Toi, finalement, comme tout à chacun, tu as du plaisir que si je n'existe pas. Il ne faut pas pour autant que je meure, il faut juste que je sois châtré. Alors quand la sexualité vient à disparaître parce que pas assez auto-satisfaisante, c'est la personnalité qui est prise pour cible de l'acharnement castrateur. Avec comme objectif de ton plaisir dévoyé l'intention d'obtenir ma soumission absolue en recherchant sans relâche la mise en sommeil de mon individualité. C'est carrément plus efficace qu'une cure de bromure pour de jeunes conscrits. Une nuit récente où je voyageais debout dans un autobus sans vitres, je vis des hommes se baigner dans une grande rivière. Ils barbotaient allègrement par couples. Certains d'entre eux avaient perdu leurs parties génitales alors que d'autres les caressaient à l'endroit même de leurs déficiences. Mes hermaphrodites masculins ne cachaient pas leur plaisir d'être ainsi touchés par de vrais hommes. Mon identité sexuelle semble ondoyer à la surface des eaux. Bien que n'éprouvant pas d'attirance pour l'acte homosexuel, il me faut bien reconnaître le caractère symboliquement bisexué de mon identité. J'ai renoué avec mon féminin, pas encore avec ma masculinité.

Lendemain de fête, je somnole alors que le jour vient de se lever. Tiens, une jolie femme dort à côté de moi. Je ne me souviens plus de son prénom. L'instant est délicieux. Alors que les nuages rosissent de plaisir dans le ciel et que la lumière diffuse dans la chambre des incertitudes, je parcours du regard les contours alléchants de sa poitrine offerte. Les pointes de ses seins se soulèvent à chaque inspiration et redescendent légèrement. Ses lèvres entrouvertes embrassent l'air qui se faufile pour faire battre son cœur. A la pointe du majeur, je fais glisser le drap le long de sa hanche féline. Elle ouvre ses deux grands yeux en amende. Dors belle amie et surtout fais-moi confiance. L'un dans l'autre, nous nous réveillerons dans une heure pour apprécier ensemble la brillance du soleil et la douceur du matin. Et ne



t'effarouche pas si ma bouche effleure ta peau méditerranéenne et si mes mains s'éprennent de tes boucles noires.

J'aime jouer avec les enfants. J'aime être entouré par leur candeur. Je suis resté un petit garçon ayant toujours envie de jouer avec les autres. Voilà celui que je n'ai jamais cessé d'être. C'est ainsi que je ne me vois pas vieillir. Je suis un enfant persistant qui refuse de se prendre au sérieux. Jouer à cache-cache le soir dans les granges à foin ou dans les remises de pommes de terre avec une joyeuse ribambelle de mômes suffit à mon contentement. La plupart des adultes m'indisposent et m'indiffèrent prodigieusement. Finalement, repartir vers l'enfance me serait assez agréable pour peu qu'elle soit plus belle. Et pourquoi ne pas remonter à l'origine de la conception. Oui, je sais, j'ai appris récemment que cela était impossible. Tant mieux à la réflexion, je préfère finir inanimé dans l'obscurité de la terre que vivant dans l'opacité d'un utérus.

Je passe des mots aux maux. Mon existence n'est plus ponctuée que par eux. Un pas puis un autre, haletant sous le soleil de plomb. Un mot puis brusquement une phrase qui part toute seule, sans crier gare. Comme les signes avant-coureurs qui préviennent d'une crise dont la submersion est imminente. Je m'incline vers le sol, une main sur mon cœur, à sentir ses emballements en même temps qu'une larme d'accablement tombe sur le bitume surchauffé. Je me lis souvent le matin et puis le soir dans les trains, pour occuper le petit garçon qui est en moi, pour le rassurer si c'est possible, qu'il se sente moins seul. Comme je n'ai plus personne à qui m'adresser, mes feuilles essayent de combler le vide qui m'entoure. Elles font ce qu'elles peuvent pour me soulager et souvent, elles peinent à la besogne. Je n'ai plus de mots pour décrire mes maux.

Lorsque je vous ai vu, je vous ai tout de suite reconnue. Je suis sûr d'avoir déjà éprouvé votre âme. C'était dans une autre vie. J'étais alors un aventurier sans attaches, en quête d'or et de sérénité. C'était un soir de l'entre-deux guerres, dans un bar d'Essaouira. Au premier regard, nous avons su que nous serions les meilleurs amants du monde. La tiédeur était exquise et la musique orientale enivrante. Dans la moiteur de notre première nuit buccale, nous roulâmes vers le sud, en direction d'Agadir. J'avais là l'adresse d'un hôtel discret où le tenancier, un borgne échevelé, se tenait à mon entière disposition. Je mesurais sa circonspection à chacun de mes passages, lui adressant en contrepartie quelques rémunérations avantageuses. Là, j'avais à côté de moi celle que j'avais attendue depuis toujours. Elle regardait les étoiles par la fenêtre ouverte pendant que je la chevauchais fantastiquement, les mains accrochées aux rondeurs si épurées de sa poitrine volumineuse. Divine, ô ma divine peau de velours, j'allais de caresses en baisers m'effondrant sur ton corps chaud et c'est ainsi qu'au lever du jour, nos âmes se rejoignirent au-dessus de notre lit de fortune pour n'en former plus qu'une. Lorsque vous êtes entrée dans la salle de formation, mon essence s'est souvenue de notre état de fusion antérieur. Comment vous le dire chère amie ?

Vous voilà douce inconnue, en train de lire un bouquin. Des semaines à vous attendre, à vous chercher du regard dans les moindres renforcements. Et vous voilà, belle ingénue, en train de parcourir un livre, ne sachant pas la désolation que j'ai ressentie pendant tout ce temps. Comment auriez-vous pu le savoir ? Vous qui n'avez pas daigné me reconnaître alors

que je me tenais si près de vous sur ce quai de gare. La prégnance du fantasme est inversement proportionnelle au degré de frustration. Le fantasme est aussi une forme de désespérance. Croire en une intimité qui n'existe pas. Étrangement, je ne me sens pas déçu par votre mutisme. Finalement, vous n'êtes pas si belle et vous n'avez pas l'air si candide. En creusant un peu, il se pourrait que vous soyez du genre garce, guidée par des journaux féminins spécialisés dans l'apprentissage de la méchanceté gratuite. Si je ne puis même plus croire en la réalité de mes fantasmes, que me reste-t-il alors ? Définitivement rien. La purification intérieure est en bonne voie. Une éclaircie apparaît dans la nébulosité de ma nuit. Une prise de conscience. On ne peut pas s'en sortir à interioriser sans cesse. Je dois m'exprimer, je dois faire l'acquisition de toutes mes formes d'expression. Même dans le désert, c'est sain et salutaire. Pourquoi n'ai-je pas compris cela plus tôt ? Comprendre, c'est souvent descendre en rappel dans les gouffres et rebondir en ayant touché le fond.

Tiens, un sentiment de culpabilité. Ma première fille sera-t-elle marquée à vie par la violence que j'ai pu manifester à son égard, en réponse à sa propre violence ? M'en voudra-t-elle de nos combats, à l'issue desquels l'un des deux devait plier sans rompre ? J'ai fait selon mes moyens pour faire taire sa brutalité. Nous avons fini par céder l'un et l'autre. Il est probable qu'une partie de cette violence ne lui était pas destinée et je regrette de ne pas l'avoir exprimée à la principale intéressée. Mais de cette dernière, rien ne peut s'exprimer car elle n'a rien résolu. Aucune de mes formes d'expression ne peut l'atteindre. Va te faire voir ailleurs si tu y es, je parle de moi bien sûr. En attendant, ma fille a forcément interiorisé le mal que je lui ai fait, ces gestes inconsidérés et ces paroles blessantes, ceux d'un père au désespoir de voir sa parole constamment bafouée et désavouée. Je vis constamment avec le sentiment entretenu de ne rien valoir. Tu ne vaux rien, n'est-ce pas vaurien ? Je ne sais pas ce que tu feras de cet héritage ma fille. J'espère qu'un jour, je pourrai t'expliquer et alors, faisant confiance à ce qui s'avéra être ta très grande intelligence, tu sauras me pardonner et faire de ton existence une œuvre de charité.

Une voix s'est fait entendre dans la nuit. La voix de la conscience. D'où vient ce timbre si étrange, si mystérieux ? Écoute traîne-misère l'hypothèse que des mots viennent de formuler, comprends-tu ? Fais en sorte qu'ils s'imprègnent dans ta peau, qu'ils deviennent ta respiration. Je cherche une autre voix pour me sentir relié au monde. Je comprends que la parole est de quintessence divine. Je n'ai d'essence que par mes sens et l'ouïe semble être le plus essentiel de tous. Allongé sur un divan inconfortable, au centre d'une immense solitude, je parlais à l'enfant qui écoute. Le pauvre petit garçon a eu souvent bien des difficultés pour ressentir et comprendre. C'est pour cela qu'une voix s'est élevée. Il fallait l'aider à panser ses blessures, à atténuer ses tristesses. Et faire que ce chérubin s'endorme un soir dans la quiétude du corps d'un homme de bientôt quarante ans.

Dans la rivière se faufile un poisson énorme et menaçant. Les riverains autour ne le savent pas. Un jour, il va jaillir en dehors de l'eau et happé un petit garçon dans son immense gosier. Comme Gepetto, le grand-père de Pinocchio, il sera fait prisonnier dans l'estomac du monstre et attendra qu'un jeune téméraire vienne le délivrer de la confusion. Alors, ils deviendront les meilleurs amis du monde. Il n'y a pas de héros sans un naufragé. Par contre, il y a beaucoup de naufragés qui restent sans héros.

Papa et maman qui ne furent ensemble qu'un instant, le temps d'une incompréhension. Un avion vole à basse altitude dans le ciel chargé de reproches et de gris nuancés. Ce fut une erreur, je suis là pour me répéter chaque jour cette évidence. Des wagons faiblement éclairés s'enfuient vers l'est, en direction d'une grande ville fluviale et romantique. L'amour est partout autant que la désaffection. Dissimulé sous les saules pleureurs, le long des canaux, je frôle des lèvres languides et je me leurre occasionnellement dans de vastes bouches acidulées. Dans l'intimité de leurs nids douillets, des charmeuses avides me dévoilent leur nudité et leurs grains de beauté. L'amour est une omniprésence qui s'étire, se fatigue et s'efface pour laisser perpétuellement la place à de nouvelles fiancées. Je prends au sein de l'amour ma dose de plaisir et de cet allaitement, je ne me sens jamais rassasié.

Il n'y a pas une vie qui vaudrait plus qu'une autre. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Cela tombe plutôt bien, moi qui n'ai jamais entretenu de complexes particuliers ni d'adorations singulières pour d'authentiques célébrités.

Une panthère Massaï dans le couloir du RER. Je ne résiste pas. Elle plante ses griffes dans ma peau et me lacère ardemment. Par le fait de ses ongles aiguisés, des sillons apparaissent sur la blancheur de mon épiderme. Comment contrarier ce fauve en liberté ? Cette carnassière a été habilement façonnée dans le macassar. Aurait-elle le projet de me dévorer tout cru cette diablesse ? Je ne puis repousser les formes voluptueuses de sa robe noire, elles sont tellement captivantes. De ma vie, je n'avais jamais vu reins affichés une telle cambrure vertigineuse. Je suis irrésistiblement attiré par son petit centre de gravité. Tu me cherches, il se peut que tu me trouves mon félicé. Je vais aller décrocher de son clou ma sagaie pointue et que la convoitise farouche commence. Reprenant mes esprits après un moment de léthargie aiguë, j'ouvre les yeux. Le train n'est pas encore arrivé à destination. Assise en face de moi, une panthère noire en habits léopard me décroche un large sourire complice. Se serait-elle branchée sur la fréquence de mon rêve ? Je la soupçonne de pratiquer la télépathie.

Sans amour, combien de temps est-il possible de tenir ? Je ne sais pas si je puis m'y fier mais il me semble malgré tout que je me pacifie à nouveau. A l'approche de la quarantième page, terme de ce second récit dont la sortie est prévue le 25 octobre 2005. La quarantaine pas vraiment rugissante. Répète après moi. Quarante répond l'écho. Bienfait ou bien fait pour moi ? Moi qui rêvassais de grâce et d'abondance. Je laisserai la corne dans le buffet. Navrant le quadragénaire. Je m'efforcerai quand même de faire bonne figure. Turlututu, pouet pouet et zop la boum devraient sauver la face ! Pas franchement passionnante l'affaire. En fait, je n'en ai que faire. Cela m'est égal, répète après moi. Le temps peut continuer de s'écouler et moi de couler paisiblement avec lui. Je suis d'accord. Ne cherchez pas à me retenir, laissez-moi aller solitaire à la rencontre de mon petit garçon. J'aimerais un jour pouvoir le redresser, le voir se tenir droit et lui serrer la main comme un père à son fils. Bonjour Pioupiou, tu vois, je suis devenu grand et fort intérieurement, je m'appelle Pierre. Tout ce que je fais, c'est pour qu'un jour tu sois fier de ton rédempteur. Ainsi irons-nous réconcilier dans notre désert, marcher ensemble d'un seul pas, d'un même souffle. Ainsi irons-nous dans les bras l'un de l'autre nous étendre dans le sable chaud. Je t'aime mon Pioupiou.

Je la prédisais comme l'une des pires de mon existence. Elle fut à la hauteur de mon pressentiment. Six heures de train à la moyenne de 120 pulsations par minute. Au total, j'ai ingurgité deux barres de Lexomil entre neuf heures le matin et seize heures trente l'après-midi. Record archi-battu. J'ai passé ma journée entière en crise. Puis j'ai dormi jusqu'au lendemain matin. J'ai vécu le jour le plus cauchemardesque de ma chienne de vie. Quel commentaire superflu pourrais-je apporter ? Aucun. J'ai cependant croisé à l'aller une dame qui est venue se placer à l'extrémité du compartiment que j'occupais. Elle se leva pour aller me chercher de l'eau et puis elle me conseilla de respirer par le nez afin d'éviter d'avalier trop d'air. Puis elle m'a recommandé d'éructer le plus fort possible et elle s'est enfin levée pour descendre à la station avant la mienne. Un ange s'est assis pendant quelques minutes, une aide-soignante à la retraite, une femme pleine d'humanité à laquelle je n'avais rien demandé. Pour le reste, je n'ai plus rien à déclarer. Je voudrais ce soir m'endormir sans plus jamais me réveiller. De profondis, que les chœurs d'un requiem pour un mort s'élèvent et s'assoupissent en même temps que moi.

Doucement... Est-il toujours vivant ? Oui, il bouge encore. Cette nuit, j'ai veillé auprès de lui. Il a rêvé d'une maison achetée en province, une vieille maison à la campagne. Puis il s'est retourné dans son lit et je le vis repartir vers la ville de sa petite enfance, Châtenay-Malabry. Mal à l'abri disait-il, non sans une certaine clairvoyance. Là, seul comme à l'accoutumée, il a rejoué au ballon au bas de l'immeuble, contre le mur de la bâtisse peinturlurée en rose. Des heures entières à expédier la balle contre la partie grise de la façade qui offrait pour la circonstance un but naturel et lui renvoyait sans cesse le ballon. Un fameux pied gauche aux dires de quelques observateurs avertis. Après, il fit un bond au temps des examens ratés, la peur au ventre omniprésente. Echouer, perdre, manquer, faillir, faiblir, abandonner. C'était écrit dès le départ. Il épuisa tous les synonymes du verbe rater. Sa vie n'aura été qu'un immense ratage. Je m'insurge, je me révolte. Ne me faites pas écrire que la partie négative de mon existence, celle que j'ai reçue en héritage. Je peux aussi dire sans orgueil que certains élans m'ont provisoirement comblé, que j'ai connu des périodes professionnelles fastes, que j'ai désiré profondément avoir des enfants et qu'il y a plus malheureux que moi sur cette terre. Et surtout, surtout, le plus important est certainement que j'ai eu cette chance d'entrevoir ce que signifie le mot humain. Pour avoir réalisé un peu de mon humanité. Elle a commencé dans un HLM au 3, rue Pilâtre de Rozier. Un jour, je reviendrai jouer au football contre le mur de mon origine et je monterai les deux étages comme pour me rendre chez vous, chez moi. Vous comprenez ? Non, je ne comprends pas forcément. Je suis désolé. Par contre, je suis assuré que mes larmes expriment l'assiduité de ma douleur, la ressentant si fort, si intensément. Cela fait du bien de te regarder en face mon angoisse, toi qui traduis si bien ma souffrance.



A part ça, tout va bien. Chaque jour est un combat de plus. Chaque instant une lutte supplémentaire. Je ne savais pas l'anxiété au courant si alternatif. Il m'arrive parfois de faire comme si de rien n'était. Il m'arrive parfois de donner l'impression d'être invulnérable, inébranlable. A la maison, c'est papa qui soigne et rassure ses filles. Je connais une autre petite fille qui une nuit fiévreuse a rêvé de moi comme d'un gentil docteur infailible. L'inconscient ne se trompe jamais sur le compte d'autrui. J'en connais un autre, adulte celui-là, qui devrait sérieusement se demander qu'elle pourrait être la signification de ma présence chimérique dans son jardin de nabab despotique.

N'as-tu pas la sensation de tourner en rond autour de ta potence ? N'as-tu pas cette assurance profonde que tu ne te quitteras jamais tes tourments ? Il était question un moment de vivre en paix avec eux. Ne serais-tu pas un cyclothymique patenté ? Un homme qui ne pourra jamais plus faire autrement que d'être un malade en puissance ? Une petite euthanasie vite faite bien faite et on n'en parle plus. Il est paraît-il inconvenant et inhumain de demander à mourir. C'est regrettable. J'avais dans mes relations quelques camarades dignes de confiance qui ne m'auraient sûrement pas loupé et qui auraient eu à cœur d'exécuter la tâche avec application. L'un de mes meilleurs ennemis aurait fait ça très bien. Bon, puisque cela n'est pas possible, je vais englober des carrés blancs jusqu'à la fin de mon temps et vogue la galère. Je t'emmerde vigoureusement la vie.

Et dire que certains la trouvent belle. Sur notre globe, toutes les trois secondes, un enfant meurt dans l'indifférence générale. Une valse a trois temps, un, deux, trois, moins un et ainsi de suite. C'est une bonne façon d'apprendre l'arithmétique. Sachant que dans une heure, il y a 3600 secondes, combien d'enfants ont eu le temps de crever ? C'est ainsi que les instituteurs devraient enseigner les mathématiques à nos chers adipeux. Et en 24 heures, ça fait combien monsieur ? Tais-toi et finis ce que tu as dans ton assiette. Tes parents ont encore la chance d'être compétitifs. T'as compris ? Tu as intérêt à faire de bonnes études pour avoir un bon travail et gagner plein de pognon. Et surtout, pense toujours à en amasser le plus possible. T'as compris le sens de la vie garçon stupide ? Que les autres périssent sur le bord de ton chemin, on s'en fout royalement ! Au fait, tu as trouvé la réponse à la première question ? 1200 surabondants et inutiles. Vivement la fin de l'homo erectus et de son inhumanité vulgaire.

Il me vient comme une envie de légèreté. Un moment d'égarement à n'en point douter. Il me vient comme une envie de suivre les nuages et de me laisser porter par le vent. Et si je pouvais me transformer en goéland, je m'envolerais au-dessus des mers à tire-d'aile pour planer à la faveur des courants d'air. Je ne serais jamais bien loin du rivage parce que l'océan me fait peur. J'entretiens depuis longtemps cette vision apocalyptique de flots submergeant les terres comme d'autres s'imaginent une explosion nucléaire venant détruire toutes les âmes de notre sphère. Je préférerais être une chouette à la réflexion. Prostré pendant des heures sans bouger la moindre plume et d'un seul coup, fondre sur ma proie sans lui laisser la plus infime chance de s'en sortir. Du sol à ma branche, il n'y aurait pas loin à parcourir. Le grand brahmane, j'ai arrêté mon choix, ma décision est prise. Je souhaiterais être réincarné en chouette. Peu importe l'espèce, du moment que mon plumage est beau et soyeux. Je serai un mâle bien sûr et je n'aurai que faire des sollicitations de toutes ces femelles en chaleur qui voudront absolument que je les aide à pondre des œufs.

Là, je crois qu'il va falloir que j'y retourne. Rêves et sensations s'unissent pour me convaincre de regagner le divan. Je me dois d'obtempérer à cette sommation. Elle m'attend la femme psychanalyste. Cela tombe bien, j'ai quelques mots à lui dire et un stock de pleurs à écouler. J'espère qu'elle a prévu la réserve de mouchoirs en papier. Je suis un handicapé émotionnel de deuxième catégorie qui ne peut pas tenir sans être soutenu par la voix. Une vraie rente pour les analystes, le client parfait. Bonjour madame. Voilà, je suis un invalide de guerre lasse et ma sensibilité est constamment torpillée. Je souhaiterais que mon agonie soit la plus douce possible. Cela serait bien je crois si vous pouviez être dans le même temps mère, épouse et maîtresse. J'ai des propos à tenir à chacune d'entre vous. Des demandes qui mériteraient des réponses tangibles. De quoi une nouvelle fois éclairer ma lanterne. A tout de suite.

Pour une raison que j'ignore, les nuits du midi de la France sont propices aux rêves clairs. Il y en a un au cours de ce congé estival qui mérite d'être inscrit irrémédiablement dans les filigranes de la feuille. J'ai rendez-vous avec un analyste, réputé émissaire de Dieu. Pour me rendre à son cabinet, j'emprunte un bus d'une banlieue que je ne connais pas. C'est la première fois que je vais le voir. Je marche le long de petites rues enchevêtrées quand soudain l'immeuble apparaît dans la lumière tamisée d'une fin de journée. C'est là, au dernier étage, c'est évident. Je sonne à l'unique porte du palier, un homme en tenue sombre ouvre et m'invite d'un geste de la main à entrer dans l'appartement. J'essaye tout naturellement d'engager la conversation, il ne me répond pas. Sa circonspection me paraît quelque peu déroutante. Du même geste de la main, il me prie de bien vouloir m'asseoir dans le fauteuil du patient et me tend à la suite une série d'images figuratives disposées sur des planches, évitant par chance les grosses tâches d'encre abstraites d'Hermann Rorschach, un nom aussi difficile à écrire sans se tromper qu'à prononcer sans bafouiller. Ces représentations ont normalement pour vocation de déclencher des réactions émotionnelles. Je reste aussi mutique que mon interlocuteur reste de marbre. Sauf la dernière image qui d'un seul coup m'absorbe et me trouble. Elle évoque l'intérieur d'un logis occupé pendant la guerre par une famille juive. Les étoiles qu'ils portaient sur le cœur les ont envoyés à l'abattoir. Un homme, une femme et leurs enfants. La souffrance des autres me touche considérablement. Mon hôte s'efface, laissant sa place à un vieil homme sans âge. Celui qui m'a reçu était son fils. L'analyste rescapé des camps de la mort et messager de Dieu, c'est lui. La souffrance, il a une sorte de compétence et une légitimité de fait pour pouvoir en parler. Ecoutez-moi. Dieu, même si vous ne croyez pas en lui, existe. Il vous a prêté une vie pour qu'un jour vous compreniez que vivre n'est pas et ne doit pas être une soumission. Le libre arbitre existe lui aussi et n'est en rien incompatible avec la présence omnipotente de Dieu. Vous avez le droit de faire de votre vie une œuvre de création et d'affirmation. Vous n'êtes et ne serez jamais coupable de la souffrance que votre détermination pourra engendrer chez d'autres. Elle n'aura jamais l'équivalence de celle reçue dans les camps de concentration. Votre volonté n'est pas de tuer mais d'éprouver des exaltations durables. Vous comprenez ? J'ai le sentiment que oui, vous pouvez maintenant partir, ma famille m'attend. Je vous souhaite un peu de chance, beaucoup de courage et une bonne dose de discernement. Monsieur, je n'oublierai jamais cette rencontre exceptionnelle et hautement symbolique. Une dernière chose, je ne voudrais pas vous contrarier mais oubliez la femme psychanalyste, vous n'en avez définitivement pas besoin. Vous connaissez assez bien le

genre féminin pour vous abstenir. C'est ainsi que je me retrouve sur le chemin de la capitale, l'esprit désinvolte et le cœur allégé.

Je vais donc patienter, faire face à nouveau et attendre sans concéder continuellement. Je vais même te faire l'amour de temps en temps avec autorité et douceur. Pourquoi pas, après tout. Puisque nous sommes là, à partager la même lassitude et la même mésentente. C'est vrai, comme le calligraphe si bien l'écrivain de renom, le froid conserve durablement les couples. Ce n'est pas une raison pour ne pas chercher à transfigurer notre transhumance glacée par quelques gourmandises. Nous n'irons pas jusqu'à minauder. Il serait bon de garder une certaine élégance tout de même. Et aux écrivains de renom d'arrêter d'écrire des histoires d'amours formidables, c'est profondément déplaisant quand la dernière page est terminée et qu'il faut se replonger dans la fadeur de sa vie amoureuse. Aux éditeurs de bannir durablement ces impostures et de condamner à l'errance leurs auteurs, ces grossistes en illusions mortifiantes.

Parmi les déclencheurs de mes angoisses, ces redoutables stimuli, j'en ai repéré un qui vient assidûment perturber mes circuits physiologiques. La perspective d'être provisoirement délaissé par mes proches. Je suis un être résolument abandonnique.

Vous formiez un duo de charme, un binôme choc jusque dans les pare-chocs. La rousse rutilante et la brune fatale. Un soir de débauche chic, chez une mécène libanaise passablement éméchée, nous avons partagé la même humidité. La porte close sur la chambre, nos langues expertes se mélangèrent sensuellement, à l'abri des regards concupiscent. J'étais leur Sylvain et elles étaient mes nymphes plantureuses. Un peintre du nom de Rubens se serait certainement arrêté, aurait planté son chevalet devant le spectacle de notre triolisme. Il aurait ainsi immortalisé nos attouchements de belles couleurs onctueuses et d'éclats dorés, fauves et rougeoyants. Il a eu quelques moments de luxure dans ma vie que j'aurais appréciés accrocher aux murs de ma chambre.

Un feu d'artifice illumine la nuit macabre de ses flammes colorées. Elle est là, à côté de moi, mon amour tabou, ma Melody Nelson, une adorable jeune fille de douze printemps en quête d'épreuves initiatrices. Non, je ne serai pas pour elle un satyre avilissant. Par-delà la mer, un champignon atomique s'élève brusquement dans les ténèbres. Il n'y aura plus d'amour, même interdit.

Se mettre à nu. Si je le pouvais, je crois que je n'aurai nulle crainte à vous servir mes tripes sur un plateau. Ce que je suis a si peu de portée que je ne vois aucune impudeur à vous livrer mon intimité. Et dire que certains d'entre vous pensent que des jardins secrets sont à préserver du regard des autres. Comme si cela revêtait la plus haute importance de ne pas se livrer. Ne faites-vous pas erreur ? A quoi bon garder pour soi sa vérité si personne ne peut la percevoir un jour ? L'essentiel est dans l'échange, la sincérité, la réciprocité. C'est de la sorte que la pureté du cœur peut s'envisager. Caligula interpellant l'infatigable intelligence de Cherea lui demande : crois-tu que deux êtres dont l'âme et la fierté sont égales peuvent au moins une fois dans leur vie, se parler de tout leur cœur, comme s'ils étaient nus l'un devant l'autre, dépouillés des préjugés, des intérêts particuliers et des mensonges dont ils vivent ? Et Cherea de répondre : je pense que cela est possible, Caius.

Mais je crois que tu en es incapable. Voilà dis-je, il y a ceux qui peuvent et ceux qui ne le pourront jamais.

A toi ma femme. Qui me rassures autant que tu me désespères. A vous mes filles. Qui savez si bien me charmer et m'apporter le sourire. A toi maman. Maman ? Tu m'entends ? Non. Ce n'est pas gênant. Je vais quand même vous faire à toutes une déclaration, l'aveu de mon impuissance pathogène. Je suis ce soir devant mon miroir et je pleure, tout simplement. Je pleure ce que je suis, un homme qui souffre d'une névrose d'angoisse triomphatrice. Sur une échelle de 5, je suis à la hauteur d'une magnitude 4. C'est mon sceau, mon étiquette indélébile. J'ai sensiblement peur de tout sauf peut-être de mon ombre. Ne sentez-vous pas que mes contradictions s'épaississent et se percutent davantage, que ma vie se rapproche d'un chaos définitif ? Le serpent se mord la queue et se retourne sur lui-même indéfiniment. Je ne suis plus capable d'entrevoir une issue heureuse et durable. Je suis suspendu par trois petits points au-dessus du vide. Devant la glace qui me renvoie l'image de mon harcèlement, je me relis à voix basse. Je vous fais part de ma confession. J'espère que vous aurez reçu dans chacune de vos solitudes ces mots et quelques autres. Il n'y a plus grand chose à dire en fait. Car que valent finalement la littérature et les paroles d'un névrosé ? Affabulations direz-vous. Il est possible que le résumé de ma prose ne soit qu'un travestissement douteux. Comme si tous ces mots n'avaient jamais rien signifié ni même existé.

J'aperçois un avenir avec des mômes autour de moi. J'aurai la charge magique de faire jaillir des expressions rieuses sur des visages fermés à la vie. Il est important d'essayer plus que de ne rien faire. Cela sera ma consolation et peut-être ma guérison miraculeuse. Si je pouvais soulager les tristesses de quelques-uns, j'aurais ainsi trouvé mon utilité, endossé ma véritable mission. Pour que la vie ne soit utile qu'à elle-même, il aurait fallu que j'aie le courage d'être pauvre où ayant assez de foi pour être un croyant retiré dans un cloître. Je n'ai ni cette force ni cette conviction. Alors avant mon désert, pour me donner une chance de l'atteindre paisiblement, je vais boucler mon existence en me préoccupant des grisailles enfantines. Je ne pouvais pas avoir meilleur projet pour rétablir mon petit garçon. Pioupiou, je vais m'occuper de toi bientôt. A travers vous mes enfants infortunés.

Je ne vois plus rien. Demain a perdu de sa substantifique moelle. Je n'ai plus d'amours, ni même dérisoires. L'enfer est là. Je ne sais pas dans quel cercle je me trouve. Pour peu que je sois dans le neuvième, le purgatoire n'est pas loin. Il se pourrait que j'y sois plongé depuis mon premier cri et que j'y sois encore au dernier de mes râles de moribond. Ne pourrait-il pas se trouver sur les bords de mon chemin quelques petits coins de paradis ? Si quelqu'un pouvait tout simplement me bannir, me condamner à un exil forcé. Je serai alors enclin à prendre la route, errer sur les voies de mes envies et me nourrir d'amours ancillaires. La vraie liberté n'est-elle pas dans le nomadisme ? Aller à la découverte de toutes les possibilités, des plus belles comme des plus sordides. N'est-elle justement pas là ma vraisemblance ?

La jeune femme assise en face de moi n'a pas de lobes aux oreilles. C'est dommage. Tous les autres éléments de son visage sont gracieux et composent une douce harmonie. Il ne lui manque que deux petits bouts de chair aux extrémités des pavillons. C'est vraiment



dommage, aussi bien pour elle que pour ses amants potentiels. Son mari, quant à lui, s'est depuis longtemps résigné. Il aurait pourtant apprécié poulécher ces endroits sensibles. Comme il avait l'habitude de faire avec ses anciennes conquêtes. Sa femme ne peut lui donner ce qu'il attend. Il le vit comme un manque cruel. Du fait de cette absence involontaire, elle ne peut pas répondre totalement à son plaisir. Rien ne va plus entre eux, la rupture est proche. Lui s'est mis en quête de trouver des lobes proéminents et dodus. Elle s'est mise en quête de trouver des hommes pour lesquels cela n'a aucune espèce de gravité. L'alliance au doigt tient à si peu de choses qu'elle vient de l'enlever. Elle se retrouve seule avec ses enfants. Avec le recul, elle se rend compte. De tout ce qu'elle n'était pas, de tout ce qu'elle ne faisait pas pour rendre son mari heureux. Toujours trop tard, forcément. Il n'est pas parti avec sa meilleure amie parce que c'était un salaud, non. Elle vient de le comprendre. Il est parti avec une autre parce qu'il était malheureux. Elle est suivie par une psychologue. Cela lui permet de prendre conscience et de tenir debout. Mais ce qu'elle n'était pas et ne faisait pas avec lui n'aurait peut-être pas d'importance avec le suivant. Comment savoir ? Il n'y a rien à changer de soi, jamais. Il y a juste des constats à faire parfois sur le bord de la route quand des accidents surviennent. C'est bien ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ? Cette nuit, dans le train qui me menait à l'aéroport, j'ai lu toute cette histoire sur le visage de cette voyageuse. La vie quoi, le bordel ! Je l'ai laissée sur le quai de la gare à sa solitude et j'ai pris mon avion pour la médina d'Ouarzazate. Aller simple sans retour. Quelle délectation euphonique dans ce nom propre : Ouar-za-zate. Cela sonne si bien la fin de mon purgatoire en ce monde.

Entre le premier point d'exclamation et le dernier point d'interrogation, il y a toutes sortes de ponctuation. Des virgules comme des amours éphémères, pas mal de parenthèses glauques, quelques points de suspension, beaucoup de deux points ouvrez les guillemets c'est moi qui parle et certaines apostrophes comme des appels au secours. Je n'ai jamais rencontré de points-virgules pour ma part. Voilà humainement une ponctuation qui ne sert à rien.

Allez, tous ensemble, êtes-vous prêts pour le grand éclat de rire ? Afin de nous rappeler à nous-mêmes notre inutilité fertile en stupidités et autres conneries planétaires. Tiens, il y en a un qui se croit supérieur ! Un complexé ou bien un inconscient ! Le résultat est qu'il se prend au sérieux l'abruti ! Je crois qu'il n'y a pas pire spectacle qu'un homme imbu de suffisance. Rien de tel qu'une bonne risée pour désarçonner sa vanité. C'est malin aussi de lui avoir dit qu'un animal doué d'intellectualité est supérieur à ceux moins bien dotés, il a fini par le croire cet idiot suprême ! Va donc toccard ! Si ton arrogance pouvait te faire moisir plus rapidement que nous autres, cela serait admirable. L'homme est un excrément de la Terre.

Cela fait donc vingt ans que je vis à côté d'une femme qui ne capte pas la signification de mes intentions. Et maintenant quatorze ans que j'en souffre chaque jour un peu plus. Pour mes quarante ans, je vais m'offrir un enterrement de première classe. La mort ou l'asile psychiatrique, j'hésite encore. Ou bien vais-je annoncer en grande pompe mon envie de séparation devant un parterre d'amis médusés. Et ensuite, je pars au dispensaire d'hygiène mentale pour une cure de désintoxication. Génial ! Sinon, vous avez quoi comme mort en rayon ? C'est quoi la tendance ? C'est que je suis trop hypocondriaque pour me suicider !

Pas de chance ! Et puis les assureurs ne payent pas en cas d'autodestruction. Bon, c'est décidé, je vais m'allouer un repos psychiatrique comme cadeau d'anniversaire ! Mes amis festoieront avec ma mie pendant mon absence remarquée. Mais où est-il donc passé ? Il dort d'un sommeil profond, du sommeil des morts. Avec un peu de chance, l'infirmier lui aura mis une sextuple dose, n'en parlons plus, laissons-le aller. La vie continuera bien sans lui. Lui aussi n'était pas un père convenable, il n'était qu'un piètre mari et un amant trop fugace. Et de surcroît un mauvais fils. Il n'aura pas eu le temps d'être un grand-père inexistant. Comme quoi, il ne servait vraiment pas à grand-chose. Sept semaines à attendre, c'est long.

C'est tellement bon de sentir cette liberté. Comme un accord avec toute l'énergie du cosmos. A l'identique de celle contenue à l'intérieur de ton ventre duveteux et qui ne demanderait qu'à exploser pareillement au big bang pour créer l'espace-temps dans lequel j'irai m'incarner en homme invincible. Je cherche une panse irradiante qui pourrait me donner une toute petite chance d'essayer un autre monde. Un univers débordant de silences, de pétales de roses chamarrés, de mots sans phrases, de musique reposante, de fraîcheur délassante, de caresses souhaitées et de frôlements involontaires.

Je voue il est vrai une antipathie sérieuse à l'égard de tous ceux qui trouvent du plaisir à s'enfermer dans quelques lieux clos, seuls ou bien accompagnés d'une foule tumultueuse. En tête de liste, les spéléologues et les astronautes. Je ne fais pas meilleur cas des plongeurs en apnée et des supporters attroupés sur des gradins de stade. Pour rajouter à mes tares d'ores et déjà divulguées, il faut vous avouer ma claustrophobie teintée d'agoraphobie. Non content d'être constamment envahi par une névrose indéboulonnable, je me suis découvert au fur et à mesure des maux qui se terminent par phobie. Mélange plutôt cohérent puisque ces peurs irraisonnées, inquiétantes et obsédantes provoquées par certaines situations ne peuvent que nourrir et entretenir ma névrose d'angoisse. Comme quoi, il n'y a pas forcément qu'une seule cause à un effet. Je distingue de mieux en mieux la multitude de sources qui abreuvent mon mal-être. Je vouerais volontiers une sympathie envers tous ceux qui comme moi trouvent du plaisir à entrer en eux-mêmes pour en extirper les raisons de leurs comportements. En attendant, je ne risque pas de prendre l'avion demain. Encore moins d'uriner la porte fermée. C'est passionnant en fait la vie d'un altéré. Je comprends que des gens à peu près sains de corps et d'esprit aient envie d'étudier les ressorts de nos incongruités et les miennes en particulier. Le champ des possibles est tellement vaste et le terrain si accidenté. Imaginez quelques instants le contentement d'un psychiatre qui réussirait ce pari fou de faire revenir un psychotique à la réalité sans injections de neuroleptiques. Je n'ai pas de statistiques à ma disposition mais je crois cela impossible ou digne d'un miracle à Lourdes. Même si le mot folie ne fait plus partie du vocabulaire médical, nous pouvons encore nous demander si celle-ci est inscrite dans les gènes ou si elle est conditionnée par l'environnement. Moi, je dis les deux mon caporal-chef. De là, j'en conclus à la manière d'un professeur de psychologie que je ne suis pas. Indépendamment de la polarité gène et environnement, de leurs proportions respectives dans chaque cas, il semble assez logique de dire que les névrosés sont plus avantagés que les psychotiques de part cette capacité à se rendre compte. L'exercice de la conscience reste à l'évidence le seul moteur de nos rémissions, bien plus que les piqûres sédatives qui nous servent de béquilles.

J'ai connu un soir un psychologue clinicien. C'était marqué comme tel sur sa carte de visite. Il voulait quitter sa fonction pour devenir philosophe. Je n'arrive toujours pas à savoir si cette aspiration me paraît de bons sens ou pas.

Flâneries et inerties. Que c'est agréable de revenir chez soi. J'adore mon fauteuil et mon bureau. Ils sont anciens tous les deux. Ils ont du style. Ce n'est pas comme ces flagorneurs qu'il m'arrive de croiser sur les avenues. Je préfère nettement ces blondes anglaises aux cheveux longs ondulants et aux yeux bleus délavés. Surtout quand elles reviennent de vacances, la nuisette turquoise sur une peau mordorée. Le cœur bleuté qu'elle porte en pendentif m'hypnotise. Me voici envoûté jusqu'au soir. J'attends avec impatience l'heure où installé dans mon séjour, je pourrai retranscrire cet instant divin en mots. Je vais encore parler d'elle. Chercher des termes qui vont pouvoir exprimer ce bonheur si succinct. C'est si difficile d'écrire sur le fait d'être heureux.

Je ne devrais pas le dire, du fait du caractère ostentatoire ou ostensible du propos. Ainsi s'exprime le politiquement correct. Mais je vais quand même vous le dire. A la lecture de mon premier récit, une femme m'a offert une rose bordeaux sublimement belle. Je n'avais jamais reçu de fleur de la part d'une femme. J'ai trouvé cela très émouvant. Une autre m'a dit avoir été touchée alors que j'en ai vu une des larmes d'émotion dans les yeux. Je vais donc continuer au cas où vous trouveriez encore quelques résonances sensibles à mes écrits. Je finirais peut-être par être reconnu écrivain par quelques-unes. Je vous aime mes chères amies. Je sais pour certaines que vous souhaiteriez lire autre chose que cette interminable complainte de l'homme meurtri mais je n'ai que cette destinée. Elle échappe de fait à tout contrôle et trace ce calvaire si particulier, pour le moins prolifique en écriture. Bon, il faut que j'y aille. Merci encore pour vos réponses.

Allongé sur l'herbe noire, je scrute les étoiles. Dans mon champ de vision, au premier plan, des feuilles d'érable obscurcies tremblent et se frottent les unes aux autres pour se réchauffer. Un petit vent frais vient soudainement de descendre du ciel. La mort rôde. Des nymphes vêtues de voiles blancs sautillent autour de moi. Les mains sur le ventre, le dos contre le sol, j'attends que l'écorce de la terre se déchire en dessous. Ainsi mon corps pourra rouler dans le creux de cette tombe improvisée et la terre se refermer. Partir au cœur de la nuit vers les entrailles de la terre, sans faire le moindre bruit. Au matin, la plaie terrestre sera refermée et parfaitement cicatrisée.

Il n'y a plus d'assauts, la bataille est terminée. Il y a un homme KO debout devant un champ de dévastations, qui rend définitivement les armes. Il se trouve contraint d'aller régulièrement prendre l'air pour éviter qu'un quelconque incident prenne une tournure regrettable. Il sait en son for intérieur que la seule solution viable serait la fuite. Prendre ses jambes à son cou et partir le plus loin possible, de l'autre côté du désert, à un point situé à l'antipode de son désastre conjugal. Ouste, dehors ! Va-t'en malheureux ! Ne perds pas ton temps à attendre l'irréalisable !

Je vais mettre une petite croix noire sur le mardi 25 octobre. Je vais ainsi réserver ma journée pour méditer, immobile dans mon canapé. Des heures entières à ne pas bouger. Comme au bon vieux temps d'une jeunesse où il ne se passait des choses qu'intérieurement.

Exceptionnellement ce jour-là, je vais suspendre mon temps interne et décrocher la prise de mon téléphone. Pour qu'aucun d'entre vous ne me rappelle la vacuité du temps sidéral.

Oui, forcément. Comme quoi ce qui est évident ne s'impose pas automatiquement au moment où je me pose une question. Bien sûr que je ne chercherai pas à être édité par quelques marchands de bouquins. Ce que je dois construire dans le reste de ma vie sera par essence éphémère. Pour ce qui est de mes récits, je continuerai à trouver des lecteurs pour ainsi dire au hasard. C'est le sens de la purification que de ne pas chercher à laisser de traces de son ouvrage. Bien sûr, c'est tellement évident. Dans la durée, j'espère vous toucher sans recevoir la moindre once de royalties et de reconnaissance publique. Quelle horreur tous ces juges et assassins qui traduisent leurs désarrois dans les colonnes consacrées à la critique littéraire. Rien que d'y penser, il me viendrait comme une envie de dégorger ma bile acrimonieuse. Mais il n'est plus d'actualité de maudire. Fais ce que Dieu t'a donné en partage et qu'aucune notoriété posthume ne te soit accordée.

Une heure du matin. Je me réveille. Une attaque de tachycardie m'envahit durement. Un sentiment de panique intense me prend. Il est probable que la violence de cet assaut m'anéantisse pour de bon. Je suis comme un fou incohérent, je vais voir mes filles, je pleure, j'érupte avec fracas, je bois de l'eau au goulot de la bouteille pleine, j'avale fébrilement des quarts, j'allume la télévision, le tout réalisé en moins de trente secondes. Je ne suis pas loin des 170 pulsations à la minute, j'ai le temps de dire à mon épouse que c'est elle que j'aime et que c'est avec elle que j'aurais apprécié être heureux durablement. Bonne nuit mon amour dénaturé. Je n'ai jamais été aussi malheureux. Je suis vraiment désolé d'être là. Je voudrais tellement que nous arrêtions de nous faire du mal. A demain peut-être.

J'ai passé quelques instants de cette même nuit dans une sorte de pensionnat. Je suis là pour apprendre au même titre que d'autres adultes. Je ne sais plus au matin ce qui m'a été enseigné. En face de moi, une jeune femme aussi brune qu'insolite effectue un travail. Je ne vois que le haut de son corps et je distingue assez mal les traits de son visage. Elle paraît plutôt sauvage, solitaire et mystérieuse, d'aspect assez froid en somme. Essayant de lui adresser la parole, je n'obtiens pas le moindre retour. Cette femme doit bien avoir une sensibilité comme tout à chacun. Devant ce silence intolérable, je deviens plus pressant verbalement. Semblant ne pas supporter la rudesse de mon propos, je la vois s'éloigner dans l'obscurité d'un couloir, allant à cloche-pied sur une jambe, l'autre membre inférieur étant entièrement absent de sa démarche. Suis-je le responsable de cette soudaine amputation ? Est-ce le fait de l'avoir attaquée vertement qui lui a fait perdre une partie d'elle-même ? Ou bien s'est-elle auto mutilée du fait de son incapacité à répondre à mon attente ? Il faut que je comprenne ce nœud inextricable d'inéquations relationnelles, c'est aujourd'hui. Dernière question à rajouter à l'enchevêtrement. L'agresser était-ce une manière de me défendre de ce que je ne peux pas encore tout à fait reconnaître, à savoir le sentiment ? J'y suis presque. Je me rapproche chaque jour davantage de cette mort symbolique que j'entrevois comme une issue de secours et que j'escompte maintenant de toute mon espérance, de toutes mes forces. En attendant, je vais la voir dans son lit, son corps enfoui sous une couverture. Elle éprouve beaucoup de peine. Je m'emploie à essayer de diminuer son chagrin en lui caressant la peau. Un derme singulièrement souple, pour ainsi dire élastique. Sa consistance guimauve

fond au fur et à mesure de mes explorations manuelles pour se désagréger définitivement dans le ventre du matelas.

La macule noire de l'être humain. Derrière l'apparence bien policée et polissable se terre le monstre. Sous la popeline se cache l'eczéma. L'ordure suprême porte un col blanc et des bretelles, une cravate en soie et des boutons de manchettes.

J'ai une envie furieuse de mots. Histoire de remplir le temps et la page blanche de petits riens. Chaque jour de plus me transforme irrésistiblement en lettres. Ce soir, j'ai l'humeur d'un petit a comme la première syllabe d'une aberrance ou encore d'une abomination. Et pourtant, que ne donnerais-je pas pour approcher le verbe abonner. Devenir meilleur, rendre bon. En même temps, j'aimerais tellement la sentir douce mon aigreur. Si je pouvais distiller mes eaux maussades dans quelque tord-boyaux afin que mes intestins s'en trouvent libérés à jamais. Si seulement je pouvais expulser mes ondes saumâtres au plus loin dans l'espace. Heureusement est un adverbe bizarre n'est-ce pas ? Je vais quand même l'adopter pour la circonstance. Heureusement disais-je qu'il y a des choses créées qui valent la peine de souffrir en silence. Ni raisons de vivre, ni valeurs auxquelles se raccrocher. Que me reste-t-il ? Vingt-cinq autres lettres avec lesquelles je puis composer des phrases, des b et puis des c, et ce jusqu'au z final. Des mots et encore des mots, un plein d'expressions et des milliards de locutions, des formules enluminées et des tournures inventives, des délires vocables et des syntaxes approximatives, et pour finir des je m'en fous à la pelle. Et encore je reste poli comme le monsieur du dessus. Je pourrais faire pire, bien pire ! Ne vous y trompez pas ! Moi aussi, je ne suis qu'un homme.

Tiens, si j'essayais juste une fois pour voir. Je connais dans mon entourage une jeune femme fort jolie mais très conne. A bouffer de la paille accroupie par terre et à laper son champagne de roturière dans une écuelle. Elle est aussi vide que le quai de la gare de Bandol à quatre heures du matin. Elle croît que Sartre n'est rien d'autre qu'un département de l'ouest de la France où soi-disant il y aurait des gens plus stupides qu'elle. C'est qu'elle ne risque pas de se regarder dans une glace sinon pour se remettre une couche de rouge à lèvres au cas où sortant de chez elle, viendrait-elle à croiser un torero fiévreusement sorti de l'arène. Une inintelligence pareille confine à l'inutilité civile. Peut-être exhale-t-elle une lueur quand fraîchement prise, son arrière-train vient de siffler trois fois. Pas certain. Non franchement, ne vous laissez pas prendre par la physionomie. En dessous, c'est Waterloo après la bataille. Bah ma foi, c'est vrai que cela fait du bien d'être un homme. Je devrais me lâcher plus souvent. Fichtre, ça va faire mal !

La la la, ha ha ha. La la la, ha ha ha. La la la, ha ha ha. Trois fois pour marquer l'insistance. C'est paraît-il une règle au théâtre. Je commence la nuit en chantant et en riant de vos petites combines et de vos transactions avec la vie. Plus dure sera la chute.

J'ai connu adolescent un garçon qui s'appelait Le Rigoleur. Sauf qu'un soir, il décida brutalement d'arrêter de rire. C'était un jeune homme de bonne famille, bien sous tous les rapports. Un jour de hasard mauvais, il croisa le regard de la jeune reine Clotilde. Cette rencontre lui aura été fatale. Un soir donc, il succomba dans une mare de sang, après s'être tiré une balle de revolver en plein cœur, la souveraine Clotilde ayant refusé ses avances.

Destin tragique pour un garçon de vingt ans dont l'attribut particulier fut de s'appeler Le Rigoleur.

Pour mon anniversaire, je vais vous envoyer un faire-part de décès symbolique qui pourrait ressembler à peu près à ceci : moi, le dénommé POP, ai le regret de vous annoncer la mort fictive de Pierre Petitjoseph dans sa quarantième année. Une commémoration funéraire aura lieu le 25 octobre de cette année vers 17h00. Les pétales de camélias sont acceptés. Une veillée funèbre est prévue pendant trois jours, durant laquelle des oraisons seront prononcées par des prédicateurs intimes du défunt. Oui, je sais. Il y a là une contradiction. Je vous avisais l'année dernière, à période identique, de la naissance du même Pierre Petitjoseph. Comme quoi, on n'est jamais sûr de rien. Vivre, mourir, il y a des jours avec et des jours sans. La vie est un océan de tempêtes, entre l'enfant qui vient de naître et le vieillard qui va disparaître, souviens-toi homme que tu n'es que poussières d'étoiles changeantes.

Je crois qu'il me plairait assez de voir un mort en vrai. Comme dans les films italiens où le corps du patriarche est étendu sur le drap blanc de ses précédents sommeils et que la famille endeuillée veille, chaque membre étant revêtu de noir pour la circonstance. Un mort bien présenté, récemment rasé et parfumé, qui serait emmené dans un joli cimetière. C'est important je trouve l'atmosphère d'un cimetière. Le mien, je l'imagine avec de grands arbres et une mer de fleurs, des ifs taillés en pointe pour border les allées, comme un jardin dans lequel des promeneurs viendraient flâner en traînant poussettes et landaus. Je réserverai volontiers une place à l'ombre des feuillages d'un arbre millénaire, moi qui ne supporte pas de rester immobile sur une plage en plein soleil.

Et ce qui est bâti un jour finira en ruine. Et les ruines un jour périront. Alors seulement tout sera achevé. Mais ce qui est ruiné n'est pas encore la mort même. La vie souffle entre les pierres tombales, court parmi les ronces, siffle entre les sépultures. Venant à visiter Venise, la ville qui inventa le mot ghetto, surtout ne ratez pas le cimetière juif du Lido construit en 1386. Goethe, Byron, Shelley, Sand et Musset furent fascinés par la beauté mélancolique de l'endroit, abandonné à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, dont les tombes s'enfoncent dans le sable et se noient dans la végétation. Le temps et l'érosion ont réalisé là une œuvre vivante sublime. La kipka sur la tête, j'arpentais les impasses de ce labyrinthe de verdure lorsque des noms apparurent gravés sur les stèles. Et si l'un d'eux était l'un de mes ancêtres ? En partant et en repassant sur la place centrale du ghetto, j'ai laissé en ces lieux un peu de mon âme.

Simplement, tu aurais pu me le dire plus tôt. Cela m'aurait fait économiser douze ans de divan. Ainsi tu as commencé ta vie dans une cave maman, à l'abri des persécutions. Née d'une mère juive en août 1942 à Paris, le contexte n'est effectivement pas très favorable. Je comprends mieux d'où vient le legs initial. Les peurs, les angoisses, les phobies ont pris corps dans l'obscurité d'un terrier et tu les as tétées goulûment comme le lait aux seins maternels. Sans filtres. Imparable. En remontant un peu plus loin dans l'histoire familiale, il se pourrait que l'héritage ait commencé un cran au-dessus. Je vous demande quelques instants, je vais ressortir l'acte de décès de ma grand-mère, il semblerait que les bolcheviks soient les premiers déclencheurs... Impossible de remettre la main dessus. Une chose est

sûre, c'est qu'elle est née avant la révolution d'octobre et que ses parents ont dû fuir la marée rouge pour migrer vers le cœur de l'Europe. Mon arrière-grand-mère était une juive polonaise et mon arrière-grand-père un juif ukrainien. Allez savoir si eux-mêmes n'ont pas eu à subir quelques pogroms du temps de leurs enfances avant de finir proche de la cour tsariste. Tout s'éclaire. Une bonne partie de mon vide intérieur est une transmission qui a au moins descendu trois générations de mères et de filles. Et me voilà dernier maillon de cette chaîne névrotique. Bien. Je crains qu'il ne soit plus la peine de lutter. Devant la prégnance d'une telle filiation, je n'ai plus qu'à abdiquer, je sens mon incurabilité définitivement acquise. Vu tes six premières années, t'es foutu mon gars. Ta vie ne sera plus qu'une montagne russe avec des hauts et des putains de bas. Je vais faire une provision de Lexomil pour les 32 ans qu'il me reste normalement à vivre.

Et toi papa, il s'est rejoué quoi pour toi ? L'absence d'un père était-il le leitmotiv des Petitjoseph ? Le tien est parti en Allemagne contraint et forcé. Mais peut-être que le sien n'était pas non plus beaucoup présent dans la campagne bretonne. A Saint-Nicolas-du-Pélem dans les terres de côtes d'Armor. Grand-père, petit dernier d'une famille de quatorze enfants dont la moitié ne dépassèrent pas la première journée. J'irai un jour si Dieu me prête vie en pèlerinage dans la région pour me recueillir sur les sépulcres de mes aïeux celtiques.

Bientôt la quarantième page. Deux fois vingt. Qu'est-ce qui a changé ? Maintenant je sais à peu près pourquoi. Ce qui ne m'empêche pas de subir chaque jour les agressions en règle de ma névrose d'angoisse. Comprendre, ressentir ne suffit pas à éteindre les effets d'une intériorisation désastreuse. Voilà ainsi résumé quarante ans de mon existence. Je suis toujours aussi content de la réalisation de cet opus deux de ma vie pour presque rien. Sauf que là, c'était des brides insignifiantes. Toujours aussi emphatique par instants mon écriture. Je consens qu'il y a par endroits beaucoup trop de mots. C'est mon style. Je ne sais pas encore si un opus trois verra le jour. J'ai le sentiment d'avoir fait le tour du propriétaire. Et si j'essayais de petites nouvelles, voire un petit roman qui finirait par la ruine de tous les personnages. Mouais, inintéressant en fait. Victor Hugo dans la Légende des Siècles : est-ce que l'homme, ainsi qu'un feuillage jauni, s'en est allé dans l'ombre ? Est-ce que c'est fini ? Seul, le flux et le reflux va, vient, passe et repasse. Et l'œil, pour retrouver l'homme absent de l'espace, regarde en vain là-bas. Rien. Non, je n'écrirai pas autre chose parce que ma vocation est d'être un presque rien. Ainsi pourrai-je m'enfuir avec le temps sans lui opposer de résistance.

A l'enterrement de mon grand-père paternel, j'ai vu une vieille femme en train de mourir devant les portes de l'église. Je n'ai pas eu le temps de constater le résultat définitif. Je me suis demandé pour la première fois à quoi la vie de l'au-delà pouvait ressembler, si les gens ne parlant que de ciel et d'enfer n'avaient pas par hasard raison. Avait-elle connu chagrins et soucis ? Ou bien sa vie avait-elle été remplie de joie ? Ou est-ce qu'elle avait été vide ? Cela n'avait plus d'importance dorénavant. Je me suis dit à cet instant que cela n'était pas grave de mourir. Et si le ciel et l'enfer se situaient sur terre ? Avant comme après l'échéance ? Pourquoi pas, après tout.

Quarante ! La lumière apparaît à l'autre bout du tunnel. Les costumes et les décors étaient du Créateur. Toujours impeccables. Par contre, les acteurs et actrices ne sont pas

tous assurés d'atteindre leurs cieux. Soyez bons, soyez perfectibles au moins de vos vivants. En l'absence d'assurance sur l'au-delà. Moi, j'ai retenu le verbe abonner et souffrir à la lettre s. Je n'aurai donc aucun remords, aucune culpabilité à la seconde fatidique. J'essaye d'être humain donc je suis.

Papa et maman. Et les autres. J'ai compris davantage depuis un an. J'ai compris à quel point nos destins pouvaient nous échapper, à quel point la conscience ne sait pas grand-chose. Et le peu que nous savons, nous l'érigions fièrement en vérités absolues et indiscutables. Nous sommes si risibles, si extravagants, si cruels. Une myriade d'histrions dispersés dans les villes et les campagnes de la civilisation. Une civilisation de la suffisance, versée dans la culture de l'erreur et qui va bientôt disparaître.

Par quoi vais-je conclure ? L'amour toujours. C'est encore la seule chose qui peut rester bien au-delà de nos vanités. Le seul intérêt proprement à notre portée. Tous, dans un seul et même élan, je vous le dis, je vous aime. Au cas où j'aurais oublié quelques détails, je vous tiendrai informés d'un éventuel opus trois. Au revoir.

C'EST LA FIN

